52e ANNÉE (6e SÉRIE) N° 32 8 AOUT 1935

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres tous les Jeudis

Mgr F. PERRIOT
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
FONDATEUR

Mgr A. ROZIER
Prélat de la Maison de Sa Sainteté
Docteur en Théologie, Chanoine titulaire de Langres
DIRECTEUR

Causeries médicales sur l'hygiène du prêtre

par le Docteur Simplice

QUATRIÈME CAUSERIE

Le curé dans sa paroisse

Jusqu'ici nous avons considéré Monsieur le Curé chez lui, dans son presbytère et dans son église; là où il est, vraisemblablement, le maître.

Nous allons le voir chez ses paroissiens et, dans ce domaine quelquefois bien étendu, l'Hygiène peut lui suggérer de sages et utiles avis pour lui-même et pour autrui.

LE CURÉ, CONSEILLER D'HYGIÈNE

Mon cher Curé, cher M. le Vicaire, veuillez bien peser ces deux mots : *Conseiller, Hygiène!*

— Entendu, cher Docteur ; vous vous méfiez du zèle ardent de certains...

— Vous l'avez deviné. Quand j'ai parlé à quelques personnes sages de causeries médicales à faire pour des Pasteurs, on m'a non pas dit, mais crié : « Casse-cou ! Vous allez les lancer dans la voie de la médecine, du traitement des maladies où les pousse leur bon cœur, le désir d'être utile, etc. ! Mieux vaut le mol oreiller de l'ignorance ! *Erit error pejor...* »

Il faut donc, chers amis, que je m'explique là-dessus, tout de suite et très nettement, sachant que je m'adresse à des interlocuteurs — et lecteurs — de bonne foi et de conscience, devant Dieu et devant les hommes.

Ceci dit, j'expose mon avis.

Un curé doit-il faire de la médecine ?

La tentation est grande ! Il existe des livres de Médecine pastorale qui incitent naturellement à la pratique.

Il y a des formules qui justifient cette intrusion sur un domaine réservé. En voici quelques-unes : « On arrive à l'âme par le corps. — On pénètre dans des milieux qui, sans cela, resteraient longtemps fermés. — Les paroissiens sont, en général, très friands de conseils médicaux. — On leur évite des dépenses. — On y est parfois forcé par l'urgence. — On ne comprendrait pas qu'un curé soit ignorant des secours à donner, lui qui est si instruit ! — Cela le grandit dans l'esprit de la population. — Il inspire confiance en raison de son caractère sacré. — Il ne peut que nous vouloir du bien. Il est désintéressé... »

J'en passe sans doute, et des meilleures ou des pires !

En réalité, il y a là une question de doigté, de jugement sain.

— Ne croyez-vous pas, Docteur, qu'il y a, surtout, une question de caractère, de personnalité ?

— Oui, là comme en beaucoup d'autres choses... Si des pasteurs bien avisés se gardent de tomber dans ce qui devient vite un travers, — pour ne pas dire plus, — il en est qui, oubliant le « *Ne sutor ultra crepidam,* » aiment à chasser ainsi sur les terres d'autrui.

Le motif qui les pousse ? Ah ! dame, il n'est pas toujours de première qualité. Je me doute bien qu'ils se retranchent derrière l'une des formules citées plus haut, pavillons qui couvrent la marchandise...

Mais ce sont là des affaires de conscience sur lesquelles on ne saurait insister ici... *Qui potest capere capiat !*

Partons plutôt de ce principe que le pasteur peut rendre des services très appréciables, même en restant dans des limites que nous allons préciser. Il y a d'abord les cas d'*urgence.*

— Là, tout le monde, et le pasteur en tête, est le « pompier de service » !

— Monsieur le Vicaire, vous avez toujours le mot qui convient... Certainement, dans les cas de noyades, pendaisons, blessures, accidents d'auto, brûlures, hémorrhagies., etc.. le pasteur, qu'on appellera volontiers, doit savoir ce qu'il y a à faire et le faire de telle façon que le médecin, qui viendra bientôt, ne puisse que le féliciter de son initiative et de ses soins.

Retenez cette formule : Le pasteur doit être, au minimum, un bon, un excellent « secouriste. » Les secours religieux qu'il pourra donner ne nuiront nullement aux soins médicaux.

A l'autre bout de la pratique, si j'ose dire, il y a les petites maladies, les petits bobos qui guérissent fort bien par les soins de Dame Nature. Encore faut-il être prudent.

Vous ne savez pas si ce bobo n'est pas le début d'une grosse affaire. — « Ce n'est rien ; ça va se passer ; prenez ceci, prenez cela ; je repasserai, » — et quand on fait appeler le médecin parce que

cela ne « passe pas, » l'homme de l'art est obligé de déclarer qu'on l'a appelé bien tard, qu'il n'est pas responsable du retard, etc., etc. Vous voyez jusqu'où cela peut mener. Dans de certaines régions, avec certaines personnes, client ou médecin, un bon petit procès pourrait fort bien se greffer sur cette faible branche. Le dévouement, la gratuité, la bonne intention ne suffiront pas à éviter parfois une condamnation, toujours des ennuis.

Entre ces extrêmes se placent les cas courants de maladies caractérisées. Là, rien n'autorise un pasteur à se substituer au médecin qualifié pour cette besogne.

Il faut résister à cette tentation, extraordinairement commune, de conseiller, de prescrire de petits remèdes, des régimes, etc., etc.

— Le bon sens indique assez qu'il en doit être ainsi.

— N'est ce pas ?...

Supposons même que le pasteur ait des notions médicales. Comment les appliquera-t-il ?

Pour traiter un malade, — consciencieusement, j'entends, — il faut l'examiner et à fond, et le déshabiller ! Vous voyez d'ici la réputation que les bonnes langues, qui sont souvent mauvaises, feraient à ce pseudo-praticien. On ne peut pas sortir de là : ou ignorance médicale et dès lors traitement sans valeur, de charlatan ; — ou connaissances quelconques en médecine et impossibilité de faire les examens indispensables, sans compromettre sa réputation devant le public.

Et c'est pour échapper à cette juste critique, qui est une condamnation formelle de leurs agissements, qu'on en voit recourir à des méthodes bizarres de diagnostic, par exemple regarder les yeux...

— J'en ai connu un qui n'examinait que les ongles ! Il disait ainsi à un confrère qui le consultait : « C'est le tabac : vous fumez trop. Il faut supprimer le tabac. — Cela me sera facile, répondit l'autre, je n'ai jamais fumé de ma vie ! »

— Il est d'autres raisons qui font interdire aux pasteurs cette pratique médicale. C'est la présence d'un médecin dans la paroisse ou les environs. Ce médecin a comme un droit moral à vivre de sa clientèle, et en « médecinant » vous le privez d'une partie de ses moyens d'existence.

Le ou les médecins peuvent prendre très mal cette usurpation illégale et même déloyale, et voilà la guerre allumée ! Le curé s'est fait un ou plusieurs ennemis, et voilà la corporation alertée, le syndicat fait une enquête, on se plaint à l'évêque ; nouvelle enquête,

Et cette alarme universelle
Est l'ouvrage d'un moucheron !

Je parle au figuré : *claudicat omnis comparatio !*

— Le fabuliste encore nous donnera la solution : A chacun son métier et...

— N'achevez pas, M. le Vicaire !...

LA RADIESTHÉSIE MÉDICALE

Et que vous dire maintenant de ce nouveau danger qui menace le monde médical : les sourciers ! la baguette ! le pendule ! la radiesthésie ! qui s'abattent sur *la médecine* comme une nuée de sauterelles dans une oasis plantureuse ?

La recherche — je ne dis pas la découverte assurée — des sources et des filons d'or ne suffit plus ! On exploite un autre filon : celui de la crédulité des pauvres malades, filon de diamants inépuisable : *infinitus numerus !*

Je suis attentivement ce mouvement depuis plus de vingt ans, j'ai accumulé sur cette question pas mal de documents.

Je laisse de côté sources, fontaines, filons métalliques : cela ne regarde qu'indirectement la médecine. Je me cantonne sur le terrain médical, celui des maladies, et je dis :

S'il y a, dans la radiesthésie appliquée à la médecine, quelque chose de vrai, de réel, elle n'en sera pas moins perdue par le charlatanisme éhonté dont font preuve certains de ses protagonistes ! Si ce n'est pas du charlatanisme, alors c'est pire, car c'est une inconscience ou une ignorance lamentable des règles scientifiques élémentaires. J'ai lu, j'ai vu des dizaines de ces détecteurs pseudo-médicaux : j'ai vu même un docteur pendulisant ! Si je n'avais pas pleuré devant tant de misère cérébrale, j'aurais ri aux larmes !

Non, Messieurs les curés, prêtres, frères religieux, ne compromettez pas votre habit sacré, votre ministère dans ces pratiques qui rappellent de près celles de l'alchimisme, du mesmérisme, du spiritisme, et le rappellent, hélas ! aussi par le souci du bénéfice ! Quelle tentation, pour un prêtre, de donner des consultations, de prescrire des traitements et quels traitements ! quand la consultation se termine par ces mots : « Ce que vous voudrez, Monsieur. » Mais le Monsieur sait ce qu'il doit vouloir !

Oui, la tentation est forte, même du point de vue amour-propre ! Faire croire, laisser croire qu'on a un don spécial, qu'on est une sorte de thaumaturge à pouvoir mystérieux !

Pauvres nous, médecins qui peinons sur le diagnostic, qui cherchons le bon traitement tiré de notre expérience, de nos sept années d'études suivies de l'étude continuée qu'est la pratique, que sommes-nous en face de cet homme qui fait tourner, à droite ou à gauche, un pendule sur la main du sujet et conclut : « C'est le foie. » Un médecin l'a fait sur moi ! *horresco referens !*

Que suis-je, moi qui vous parle, après 59 ans d'études, à côté de cette personne, — une autorité dans le monde pendulisant, — qui, sur l'examen d'*une de mes* lettres, me déclare sur la première page : « Atteint d'une maladie grave du sang, » et, sur la seconde page, me trouve une maladie des vaisseaux de la rate, alors que je me portais comme le Pont-Neuf au temps de sa splendeur ! Et

cette sommité me demandait, trois mois plus tard, si j'avais bien suivi son traitement, car le pendule lui accusait sur ma lettre une sensible amélioration de mon état !!

Qui sait ? n'étant pas mort, je passe peut-être pour une de ses belles cures !

Une chose, mes chers Messieurs, a dû vous frapper : c'est le nombre d'ecclésiastiques qui se livrent à ces petits jeux... pas toujours innocents !

Un seul mot pour finir. Sur plus de dix sujets baguettisants ou pendulisants dont j'ai suivi et même dirigé les expériences, *pas une fois* je n'ai obtenu un résultat positif, scientifiquement acceptable !

— Alors, cher Docteur, vous ne croyez pas à la radiesthésie ?

— Pardon, mon cher Curé! Je ne crois pas à ce que l'on vient me raconter, à ce que je lis dans certains traités monumentaux dont la conclusion pratique est l'achat de certains produits proposés par l'auteur; je ne crois pas à des affirmations qui ne sont jamais démontrées scientifiquement par les intéressés.

Je crois que la radiesthésie, basée sur l'hypothèse des rayons X, Y ou Z, a le droit de faire des recherches, mais qu'elle doit se soumettre aux mêmes principes directeurs que tout savant qui se respecte, ceux qu'ont suivis les Lavoisier, les Pasteur, les Ampère...

Il est d'honnêtes radiesthésistes, à l'esprit scientifique et désintéressé, qui cherchent, qui expérimentent sans autre souci que la Vérité et non pas une satisfaction d'amour-propre ou une éphémère gloriole ou un profit d'argent !

J'en ai connu à qui, dès qu'ils eurent mis le pied sur le terrain médical, j'ai crié le danger auquel ils s'exposaient. Je ne leur ai pas dit : « Vous allez vous faire condamner pour exercice illégal de la médecine » : ils m'auraient ri au nez, sachant bien le respect qu'ont certains juges pour les charlatans en vogue et bien posés.

Non, je leur ai dit : « Méfiez-vous! vous allez tomber dans la recherche de l'honoraire, » et la chose s'est réalisée comme de prévu !

— Et votre conclusion, cher Docteur ?

— La voici. Laissez de côté ces merveilles. Si on vous en parle, dites que la question n'est pas au point, que des hommes sérieux l'étudient et que l'avenir nous rendra sages !

— Vous avez raison, cher Docteur. Savoir attendre. L'Eglise fait de même dans toutes les questions de miracles, d'apparitions. Elle enquête, elle étudie les témoignages, elle scrute la valeur psychologique des témoins. Le temps est un fameux metteur au point !

— La Science, autre puissance morale, doit faire la même chose.

— Comme vous, Docteur, je crois que si la radiesthésie est scientifique, elle prendra sa place parmi tant d'autres faits étonnants. Mais on nous raconte bien des expériences dont il est difficile d'admettre la valeur scientifique.

LE CONSEILLER D'HYGIÈNE

— Donc, chers amis, pas de médecine, mais du secourisme; pas de traitements, mais de l'hygiène.

Le curé d'une paroisse peut, et je dirais même doit, être un *conseiller d'hygiène*. A ses conseils et avis on ne répondra pas : « Vous êtes orfèvre, Monsieur Josse. » Non, on le sait désintéressé.

Il apportera, dans ce rôle accessoire mais important, toute la discrétion nécessaire. Il ne peut y donner d'ordres : ce serait d'ailleurs bien en vain, et il buterait ses contradicteurs qui peut-être le renverraient à « son aune... » Mais la douceur, l'exposé simple des inconvénients de la façon de faire ou d'être que l'on veut modifier, les exemples à citer tirés de la presse ou de l'expérience personnelle, tout cela, j'en ai la conviction, aboutirait à un bon résultat.

N'oublions pas, d'ailleurs, que dans les écoles, ces notions-là sont enseignées et qu'il serait vraiment dommage de voir le chef spirituel, ou, si vous préférez, le chef *au* spirituel de la paroisse, rester indifférent.

S'il a une école libre, il sera le premier à la tenir en parfait état selon les lois de l'hygiène. Il y fera faire la visite médicale des enfants sans attendre l'intrusion, au nom de la Loi, d'un personnel étranger.

Il donnera chez lui, autour de lui, et sur lui, l'exemple d'une observance des conseils qui font l'objet de ces Causeries.

Il y faut de la constance, je l'avoue.

— Mais, Docteur, ces errements dont vous parlez datent, parfois, de plusieurs décades ou siècles : comment voulez-vous réformer ces abus, redresser des arbres tordus depuis leurs premiers ans ?

— Par une douce ténacité, mon cher Curé. Vous êtes le *vir justus,* soyez aussi le *tenax* du bon Horace.

Nous allons précisément voir maintenant que la besogne ne manque pas au pasteur qui veut bien en prendre la charge.

Donc, chers Messieurs, vous voyez les limites prescrites par le bon sens, dans lesquelles vous vous tiendrez. Vous ne ferez pas ce que l'on appelle de la médecine ni des traitements dont vous auriez la responsabilité. Mais vous ferez de l'hygiène.

Combien de fois n'aurez-vous pas l'occasion d'appliquer et d'expliquer, chez vos paroissiens, les conseils d'hygiène que vous avez eu la bonté d'écouter ici dans nos petits palabres et ceux acquis ailleurs !

Vous pouvez reprendre toutes les rubriques : habitation, hygiène corporelle, chauffage, ventilation, aliments, etc., etc. Parler au nom de la Science. C'est une Dame qu'ils ne connaissent pas, mais qu'on leur apprend à respecter à l'école.

— Quand ce n'est pas à l'adorer !

— Le point sur lequel vous pouvez plus particulièrement vous appesantir et revenir *opportune*

et importune, sera sûrement *la contagion des maladies.*

Vous pourrez montrer *comment* on laisse une maladie se propager.

Vous aiderez le médecin en appuyant les conseils qu'il donne : les crachats qu'il faut brûler, le linge dont il faut faire une lessive à part, l'isolement qu'il faut presque imposer.

Ne pourriez-vous pas dispenser d'assister à la messe ceux et celles qui sont en contact avec le malade dangereux pour la société ? Ne risquent-ils pas de contaminer l'église, les personnes, les choses avec lesquelles elles seront en contact : eau bénite, poignées de mains, embrassades ?...

Si vous n'avez guère à dire sur l'alimentation solide, souvent convenable, réserve faite de la *sobriété,* utile à tous, vous pouvez attirer leur attention sur la question de *l'eau...*

L'EAU

— Mon bon docteur, bien peu de nos paroissiens boivent de l'eau : du café, le pinard, à la bonne heure, mais de l'eau ! « Mettre ça dans mon estomac quand je suis déjà si tellement gêné quand j'en ai dans mes souliers ! » disait un brave paysan.

— A d'autres, Monsieur le Vicaire ! Vous auriez pu lui répondre que l'argument est plus pittoresque que logique et scientifique.

En leur répétant que l'eau est la seule boisson naturelle, — nous l'avons dit plus haut, — affirmez-leur que vous ne cherchez pas à en faire de ces méchants buveurs d'eau qui furent punis par le déluge, selon la chanson bien connue.

Nous employons tous beaucoup d'eau dans une journée et elle peut être l'agent de transmission de bien des maladies et de misères. Heureux les pays où les sources, claires et pures, jaillissent, sans arrêt, des flancs de la montagne inviolée !

Le plus souvent, à la campagne, l'eau provient de *puits* creusés par les aïeux. S'il est établi dans un terrain à l'abri des infiltrations, si, en outre, elle est de bonne qualité, tout va bien : rien à dire.

Mais, trop souvent, les puits sont établis dans la cour même de la ferme, pas loin des *fosses d'aisances,* des *fumiers !* Si fosses et fumiers ne sont pas étanches, — et qui s'est jamais occupé de tels détails ? — leur contenu s'infiltre lentement dans le sol environnant et donc dans le puits. Ces « puisards » sont interdits par la loi.

On a déversé, sur ce fumier ou dans cette fosse, les selles de malades, en particulier de *fièvre typhoïde :* le microbe arrive, par les fissures, dans l'eau du puits. Cette eau est bue et voilà la contagion établie !

Dans les selles peuvent se trouver des œufs de *vers intestinaux.* Les voici, eux aussi, arrivés jusqu'au puits. Avec cette eau, on arrose le jardin, les salades ou autres légumes que l'on mange *crus* ordinairement. La salade n'est pas lavée, ou si elle l'est, c'est encore avec l'eau du même puits. Un enfant mange cette salade : les œufs de vers se développent dans son intestin, et voilà le mode de transmission de ces indésirables !

— Mais vous nous faites peur, Docteur : je ne boirai plus d'eau !

— Tous les puits ne sont pas contaminés, encore qu'il y en ait déjà trop qui le sont. Je vous l'ai dit : l'hygiène prévoit, avertit des possibilités dont elle ne veut pas faire des certitudes ; en fait son profit qui veut !

Mais j'estime que le curé peut fort bien exposer ces notions, si graves dans leurs conséquences. Le médecin le dira sans doute, mais quand le fait est accompli. Le médecin précisera le détail et c'est lui qui, au nom de la Science, indiquera ce qu'il faut faire.

D'ailleurs, *quand on a des doutes,* c'est une sage précaution de ne se servir pour les soins de la bouche, pour le lavage des aliments crus, que d'eau bouillie.

Vous leur direz, enfin, de *désinfecter les selles* de contagieux selon des moyens que l'on demandera au médecin : chaux, sulfate de cuivre...

L'eau a encore d'autres méfaits sur la conscience, si j'ose ainsi dire. C'est dans son sein que se développent les insupportables *moustiques !*

Qui ne les connaît, ces buveurs de sang, ces trouble-nuits, ces propagateurs de la fièvre des marais, de la fièvre jaune, fléaux de l'Equateur, fléaux aussi des pôles. Les tigres et les serpents ne sont rien à côté de ces « chétifs insectes »...

— Excréments de la terre !

C'est en ces mots que le lion
Parlait un jour au moucheron !

— Très bien, Monsieur le Vicaire : vous avez l'esprit meublé.

Donc, c'est dans l'eau que le moustique passe les premières semaines de sa courte vie.

Vous connaissez bien ces petites « bêtes » rouges, qui s'agitent, se tortillent dans l'eau des tonneaux où l'on recueille, dans les fermes, l'eau du ciel ? Eh bien ! c'est la larve dont va sortir le moustique.

Un moustique donnera plus de deux cents œufs : à 4 générations par saison, chacune se reproduisant, calculez ce que cela fait.

Par contre, *pas d'eau, pas de moustiques !* Donc, supprimons l'eau...

— Vous demandez la suppression des fossés, des étangs, des rivières... C'est beaucoup !

— Vous plaisantez, l'abbé. Supprimez ce qui peut être supprimé.

Ces tonneaux, ces petites mares et flaques d'eau croupissantes, admirables nurseries pour les moucheronneaux. Si c'est possible, versez un peu de pétrole à la surface des fossés qui ne servent à rien.

Quant aux étangs, mettez-y des poissons : carpes, gardons, et à Dieu vat ! Vous avez fait ce que vous pouvez. Ayez confiance, vous verrez que c'est beaucoup.

— Mais, Docteur, je ne vois pas la relation entre cette bestiole et la fièvre des marais, la fièvre jaune, dont vous parliez tout à l'heure.

— Voici, en bref, la chose.

Un homme est atteint de fièvre paludéenne. Son sang contient le germe de cette affection. Un moustique le pique, pompe son sang et emporte, du coup, le germe. Il va piquer un autre sujet et lui inocule le germe, et voilà un fiévreux de plus.

— Nous avons vu ça en Orient, Docteur, à des milliers d'exemplaires.

— Le danger est moindre en France, où cependant règne en de certaines régions la terrible malaria. Voyez ce qu'a obtenu l'Italie par une lutte scientifique.

Mais n'y eût-il que le supplice de la piqûre que nous imposent ces bourreaux...

— Disons en conclusion, Docteur : Le moucheron, c'est le *Delenda Carthago !*

— Nous sommes tous d'accord. Surveillons les eaux mortes !

— Et veuillez remarquer, Messieurs, qu'en luttant contre le moustique chez le voisin, vous faites de l'hygiène personnelle, la seule dont je m'occupe d'ordinaire ici ; et c'est votre santé que vous défendez, car le paroissien qui a élevé dans un tonneau ces colonies de moustiques, ne les nourrira peut-être pas de son sang. C'est votre peau, plus délicate que la sienne, qui fournira le vivre à ces petits êtres qui se déplacent si facilement et qui volent, volent... Tenez, regardez-les danser sur ce massif de troènes.

— Oh ! pardonnez à ces petites bêtes, Docteur : elles sont une preuve de l'existence de Dieu...

— ?

— Eh ! oui, car ce ne sont sûrement pas les hommes qui les auraient inventées !

— Pour être juste, disons que si toutes les espèces de moustiques ne véhiculent pas les agents de la fièvre, toutes méritent qu'on leur fasse la guerre.

LE LAIT

L'hygiène surveille de très près le lait et il y a, vous le savez bien, la grande question du lait, presque aussi importante que la question du pain.

Un curé peut fort bien, dans des milieux où la Science ne trouve pas toujours les portes ouvertes ni un accueil bien chaleureux, un curé peut fort bien l'aider à y répandre ses bienfaits. Indirectement c'est encore de l'hygiène personnelle. Tout le monde — même le curé et le vicaire — boit du lait et tout le monde peut s'y intéresser.

Ajouter de l'eau, malhonnêtement, au lait que l'on vend est une faute contre l'hygiène morale, elle aussi de votre ressort, Monsieur le Curé...

Occupons-nous des dangers qui nous menacent par ce liquide d'aspect si innocent et si doux.

Je ne parle pas d'un lait sûri, aigri, « tourné, » selon l'expression courante : celui-là se dénonce de lui-même.

Il est question ici de ces laits qui contiennent en eux des germes de maladies dont je signalerai deux, les plus communes : la *fièvre typhoïde* et la *tuberculose.*

Typhoïde

— Alors vous dites que la vache donne la fièvre typhoïde à son lait ?

— Mon cher abbé, *Nemo dat quod non habet !* La bonne bête est bien innocente de ce méfait. C'est l'homme qui contamine le lait.

Ecoutez bien ! Le microbe de la fièvre typhoïde existe dans une ferme...

— Mais où cela ?

— D'abord dans *l'eau.* On ajoute cette eau au lait : fièvre typhoïde possible. On lave les *récipients* avec cette eau : même résultat. Les *mains* de la personne qui trait la vache, ces mains qu'elle a lavées pour être plus propres, se contaminent par l'eau... Sachez que 15 à 20 pour cent des cas de typhoïde ont pour origine l'eau : l'eau de la ferme, *ajoutée au lait.*

— Mais on a vu des cas de typhoïde dans des fermes où l'eau était « innocente. »

— C'est vrai, mais alors on a découvert que le coupable était une personne « porteuse de germes. »

— Je ne comprends pas.

— Un homme fait de la fièvre typhoïde, et même à son insu, car il y a des formes très légères, connues sous le nom de « typhus ambulant. » Ses humeurs, sa salive, ses sucs intestinaux, ses fosses nasales peuvent contenir, entretenir, dans un état inactif, ces microbes. Mais que ses doigts souillés, en trayant la vache, entrent en contact avec le lait et cela peut suffire à contaminer celui-ci.

— Mais qui nous dit, alors, que nous ne sommes pas tous des porteurs de germes ?... Je ne boirai plus en paix mon cher café au lait.

— Personne ne peut vous le dire à priori. N'exagérons rien ! D'ailleurs, en faisant bouillir le lait, vous tuez le germe.

Cette notion du *porteur de germes,* inconnue il y a trente ans, a éclairé bien des problèmes jusqu'alors insolubles, et elle a fait prendre des précautions qui se sont avérées très heureuses et salutaires.

Quelques conseils de ce genre aux personnes intéressées ne peuvent manquer de faire du bien et de faire prendre des précautions.

Tuberculose

Pour la tuberculose, le fait est moins mystérieux. Des vaches sont tuberculeuses et leur lait contient des germes de tuberculose qui proviennent de lésions de la mamelle.

Il faut encourager les cultivateurs à tuberculiniser les vaches pour s'assurer si elles sont, ou non, en puissance de tuberculose. Des lois protègent la santé publique contre ces maladies.

La plupart des enfants qui meurent de tuberculose, l'ont gagnée par le lait qui leur fait ingérer

des millions de bacilles. Avec du lait pur et exempt de bacilles, la tuberculose diminue dans des proportions considérables ou même disparaît.

L'ALCOOLISME

Vous pourrez aussi leur parler de l'*alcoolisme*.

— Ah ! grand Dieu ! il nous serait facile de leur en montrer les tristes conséquences chez des voisins.

— Ce serait une erreur grave, mon cher Vicaire ! Laissez-moi vous dire que vous, prêtres, qui êtes habitués à la rigueur de la discrétion du confessionnal, vous devez apporter la même rigueur à ne pas révéler dans une maison ce que vous avez appris dans une autre. Le public a besoin de savoir que ce que le médecin a vu, ce que le prêtre a vu, reste dans leur cœur, et que leurs lèvres sont closes à tous deux. Cela part du même principe, celui-ci : la confidence n'appartient qu'à deux êtres, celui qui la fait et celui qui la reçoit... Mais je m'égare...

Si vous voulez donner des exemples, il faut les donner impersonnels ou pris dans les livres, dans les journaux. La matière est ample !

* *

Hors les maladies, il peut y avoir, dans l'habitation, des dispositions de locaux qui ne sont pas hygiéniques et mériteraient correction.

Le médecin lui-même sera souvent heureux d'avoir dans le curé un véritable collaborateur pour l'exécution de petites prescriptions qu'il ne peut venir réaliser en personne à cause de la distance.

Enfin, pour lui-même, le curé doit prendre certaines précautions. En les lui voyant prendre, il prêchera d'exemple.

S'il s'agit d'un malade contagieux, qu'il doit voir assez fréquemment et longtemps, pourquoi n'aurait-il pas, dans cette maison, *sa blouse* qu'il laisserait à demeure et qu'on lui blanchirait, selon le besoin ?

Il est bien certain qu'ayant vu un diphtérique, un typhoïdique, un scarlatineux..., le curé porte, ou peut porter, sur *sa soutane,* des germes qu'il ne doit pas véhiculer dans un autre foyer, pas même dans le sien.

Avec quelles précautions ne doit-il pas se *laver les mains* avant de quitter la maison contaminée !

Je le répète : ce sera d'un très bon exemple.

— J'en ai connu qui trouvaient plus « chic » de crâner devant la maladie, de la braver.

— Comme si le microbe devait avoir peur de votre attitude ! Mauvais exemple à suivre et mauvais exemple donné ! Je dirais volontiers : aussi déplorable que celui que donnerait un ministre de Dieu qui, par peur de la contagion, s'abstiendrait de visiter les contagieux. Ici, s'ajouterait une sorte de couardise morale, dont je ne crois pas qu'il y ait, heureusement, beaucoup d'exemples.

Je ne verrais, pour ma part, qu'avantages à ce que le curé, dans ces visites de contagieux, ajoutât à sa blouse des *gants* de caoutchouc ou même de fil, qu'il est facile de faire bouillir après emploi.

Même précaution s'il y avait un *pansement de plaie* à faire, par délégation du médecin, bien entendu.

Le bon sens indique que de telles mesures de précaution n'ont de raisons d'être que lorsqu'il s'agit de maladies contagieuses.

—Il serait assez ridicule de voir Monsieur le Curé ainsi paré pour une simple visite pastorale !

— Je voudrais ajouter, puisque nous parlons de contagion, une simple recommandation au sujet de la *distribution de la communion*. Certains prêtres, trouvant sans doute la chose plus nette, plus prompte et plus décisive, appliquent fortement l'Hostie en l'appuyant sur la langue. Leur pouce ou leur index touche la muqueuse, se mouille, et, du même coup, se souille. Le communiant qui suit sent ainsi, sur sa langue, ce pouce mouillé et reçoit quelque chose du communiant précédent.

Il n'est pas nécessaire d'insister pour faire comprendre qu'il y a là, d'abord, un petit inconvénient à cette sensation de mouillé, et ensuite, un danger de contagion possible, soit d'une maladie locale soit d'une maladie générale.

Si la chose n'est pas prévue dans les prescriptions que l'on fait aux prêtres...

— Pardon, Docteur : on nous en a parlé au séminaire.

— Tant mieux ! Mais il m'avait semblé bon de la signaler ici au nom de l'hygiène, parce que je la sais souvent oubliée.

MESURES PRÉVENTIVES CONTRE CERTAINES MALADIES CONTAGIEUSES

Les *vaccinations,* ces admirables moyens de protection contre les maladies contagieuses, ne sont pas encore suffisamment appréciées dans certains milieux.

Il y a toujours eu des objecteurs, non pas de conscience envers la Patrie, mais envers les progrès de la Médecine. Les nouveautés semblent les irriter et ils sont atteints de ce que l'on appelle le *Misonéisme*.

— *Misos, néos :* ennemi du nouveau,

Ah ! pour l'amour du grec souffrez qu'on vous embrasse !

— C'est un état d'âme et d'esprit que le prêtre ne devrait pas connaître. Alors qu'on en voit s'emballer pour les sourciers, on en voit d'autres qui se montrent rétifs, et longtemps, aux découvertes et aux traitements nouveaux.

Les vaccinations ont connu cette opposition.

La vaccine contre la variole, adoptée généralement avec enthousiasme il y a 150 ans, a cependant vu se dresser des opposants tenaces et il en existe encore en Angleterre ! J'ai connu un célèbre professeur, docteur en médecine, qui ne l'approu-

vait pas !... Le prêtre peut beaucoup pour dissiper de telles préventions et le mieux serait encore de donner l'exemple.

On compte, à l'heure actuelle, une dizaine de maladies contre lesquelles on possède le vaccin dont l'emploi peut être recommandé. Je laisse de côté ceux qui sont encore discutés en raison de leur action incertaine, ce qui ne veut pas dire qu'elle soit nulle.

En temps d'épidémie, un curé doit se faire vacciner, surtout si les visites de contagieux sont nombreuses, contre les maladies suivantes : variole, fièvre typhoïde et paratyphoïde, choléra, peste.

En cas de *plaie souillée de terre, fumier, terreau :* sérum anti-tétanique.

En cas de *maladie déclarée :* coqueluche, grippe, diphtérie, etc., c'est au médecin traitant à prendre les décisions que comporte la situation.

On sent l'autorité que peut avoir le Pasteur sur un malade récalcitrant, quand il peut lui dire : « Mon ami, je me suis fait vacciner ! »

— Docteur, nous ne serions pas fâchés ici de savoir votre avis sur le fameux B. C. G et, par surcroît, d'avoir quelques clartés sur cette affaire. Il en est question entre confrères et, comme vous le disiez tout à l'heure, il y a déjà des opposants, des misonéistes !

— Mon cher Curé, vous tombez bien ! J'ai bien connu l'un des inventeurs de la Méthode, le Dr Calmette, mort il y a un peu plus d'un an.

Tout ce que j'ai lu, vu et entendu m'a permis de me faire une opinion sérieuse sur ce sujet, grave parce que gros de conséquences heureuses pour l'humanité.

— Pourriez-vous nous expliquer ce que signifient ces trois lettres mystérieuses ? Je l'ai demandé à plusieurs personnes : aucune ne m'a donné la même réponse.

— Cela ne m'étonne pas : le sens précis, je l'ai moi-même ignoré longtemps. Au vrai, ces trois lettres, connues maintenant dans le monde entier, sont les initiales des trois mots suivants : *Bilié, Calmette, Guérin*. *Bilié* indique que le vaccin est à base de *bile ;* vous devinez le C. et le G.

— Mais pourquoi ne pas donner, nettement, les noms qui sont, je le suppose, ceux des inventeurs ?

— C'est là, Messieurs, comme la marque de fabrique des savants de l'Institut Pasteur. C'est une attitude de modestie. Ils estiment que toutes leurs découvertes ont leur source et leur origine commune en Pasteur, le Maître de l'Ecole, qu'y apposer son nom, c'est faire oublier cette origine, et qu'il suffit de ces trois lettres pour désigner le produit.

— En vérité, Docteur, voilà quelque chose qui n'est pas commun dans le monde savant, ni dans les autres !

— Votre admiration, Messieurs, serait plus grande encore si vous saviez qu'il a fallu plus de 20 ans de recherches pour arriver à ce *Bilié* dont la réputation grandit tous les jours dans le monde entier.

Il vaccine contre la tuberculose, ou mieux il la prévient.

On a pris une culture de bacilles tuberculeux. On a ensemencé avec elle un autre bouillon bilié ; avec ce dernier, un troisième ; puis un quatrième : c'est la culture en série. Calmette et Guérin allèrent ainsi jusqu'à la 250e culture. Ainsi cultivé, le bacille de la tuberculose a changé de caractère. Si on le fait absorber à un enfant nouveau-né, il vit dans ce corps, mais le rend insensible aux attaques du bacille ordinaire de la tuberculose.

— C'est le braconnier devenu garde-chasse !

— Et comment le donne-t-on aux enfants ?

— Rien de plus simple : quelques gouttes le 3e et le 5e jour après la naissance, dans un peu d'eau par la bouche, et voilà l'enfant vacciné ! Et le vaccin a été délivré gratis par l'Institut Pasteur, et on a vacciné en France, en 1934, 200.000 enfants !

— Mais c'est admirable, Docteur.

— Mon cher Curé, que votre admiration se traduise en recommandant à vos paroissiens de demander le B. C. G. pour leurs nouveau-nés. Dieu veuille qu'ils ne tombent pas sur un misonéiste !

Et en face de ce tableau, laissez-moi vous mettre celui *des charlatans* qui exploitent durement le besoin de guérir qui est inhérent à notre pauvre nature humaine. Chers messieurs, mettez vos paroissiens en garde contre ces réclames éhontées qui vont les trouver par la poste à leur domicile.

— Il est de fait, Docteur, que j'ai lu de ces réclames admirablement rédigées.

— L'esprit du mal écrit et parle bien : voyez Adam et Eve.

Ces réclames, dans l'immense majorité des cas, n'ont aucune efficacité. Dites-le à vos paroissiens.

Dites-leur qu'il n'est pas possible de donner un remède pour une maladie que l'on ne connaît pas, ni à un malade dont on ne sait ni le tempérament, ni les réactions ; que le même remède ne peut pas guérir cinq, dix, vingt maladies, comme il est souvent promis !

Dites-leur que les lettres, les attestations de guérisons chez telles ou telles personnes, sont fausses, souvent payées.

Enfin, dites-leur surtout, — car ceci intéresse l'honneur du corps ecclésiastique, — que les noms d'abbés, de religieuses, de Pères ou Frères, donnés à tel ou tel remède, sont presque toujours de pure imagination.

Dites-leur que si un couvent prône un médicament, cela ne veut nullement dire qu'il soit bon — le médicament ! — mais que ledit couvent y trouve une source de profit à tout le moins discutable.

On spécule, chers Messieurs, sur la confiance qu'inspire dans nos pays un nom de religieux dans d'honnêtes milieux, incapables de penser qu'il s'agit là uniquement, absolument uniquement, de gagner de l'argent.

On envoie un pot de pommade, une poudre, un

emplâtre, des pilules : cela peut coûter à l'inventeur faussaire, vingt sous au maximum. Il le vend dix francs.

Il consent, en raison de son humanité, de sa charité, à faire 40 sous de réduction ! Le pauvre malade en est attendri et l'exploiteur gagne 800 pour 100 ! Certains exploiteurs proposent des ristournes aux curés qui favorisent la vente : « Pour vos œuvres, Monsieur le Curé ! » *Quo non te coegit furor habendi !*

Alors que le Denier du culte n'arrive pas à empêcher certains ministres de Dieu d'avoir faim et froid, ces bandes d'exploiteurs raflent, en France seulement, des centaines de millions, peut-être le milliard, à de pauvres gens, victimes de leur honnêteté, de leur confiance et de leur désir — hélas ! déçu — de guérir...

Mais il me semble entendre sous le feuillage le doux Virgile murmurer le conseil que donnent ses bergers : *Claudite jam rivos, pueri...* Oui, je crois qu'il est temps d'arrêter le flot que l'Hygiène laisse couler de son urne penchante, et peut-être êtes-vous sur le point de « dormir au bruit flatteur de son onde incessante, » comme dit à peu près Boileau en parlant du Rhin !

— Mais non, Docteur, nous vous écoutons...

— Merci, mes chers amis, de supporter ainsi une innocente manie.

Mais en vérité, sous peine de déborder le cadre que nous nous sommes tracé au début et d'explorer toute l'Hygiène, je crois qu'il faut nous arrêter.

— Pourtant, cher Docteur, j'oserais vous demander ceci : puisque vous nous avez recommandé d'être de bons secouristes, ne pourriez vous pas nous donner en raccourci quelques préceptes, quelques conseils de technique à suivre, dans ces cas d'extrême urgence qui se rencontrent dans la carrière pastorale ?

— Votre demande, mon cher Curé, est très sensée, et mérite satisfaction.

Je reviendrai donc encore vous parler de ces *secours d'urgence* et aussi du rôle du curé en face de l'agonie, et des indications que peut donner le pronostic des maladies en vue des derniers sacrements.

L'« AMI DU CLERGÉ » ET LES LIVRES

Le véritable Humanisme
Principes et méthodes [1]

Nous avons eu l'occasion plusieurs fois déjà de signaler la passionnante enquête sur l'Humanisme et les humanités, menée par le P. Charmot au nom de l'Alliance des Maisons d'éducation chrétienne, et publiée dans l'*Enseignement Chrétien* d'avril 1932 à juillet 1933. Nous exprimions alors le vœu que les réponses fussent réunies en volume et que l'on mît en valeur les conclusions qui s'en dégageraient.

C'est aujourd'hui chose faite. Nul n'était mieux qualifié que le P. Charmot [1] pour opérer ce travail de synthèse et dresser l'inventaire des richesses accumulées dans les réponses à l'enquête.

Le présent ouvrage en utilise le plus grand nombre et en publie plusieurs autres jusqu'alors inédites : celle du P. Bourgeois, du P. Alfred de Soras et surtout celle, absolument remarquable, du P. de Montcheuil. On trouvera le tout, reproduit en fin de volume et groupé sous les sept rubriques suivantes : I. L'Humanisme pur ; — II. L'Humanisme chrétien ; — III. Les Humanités gréco-latines ; — IV. Méthodes d'enseignement humaniste ; — V. Formation pédagogique des maîtres ; — VI. Méthodes d'humanisme chrétien ; — VII. L'Humanisme et les sciences (p. 325-500).

Mais le P. Charmot ne s'est pas contenté de résumer et de classer une somme considérable de matériaux. Le suc qu'il en a extrait ne l'empêche pas d'avoir une pensée personnelle, précise et nuancée qui nous vaut une étude approfondie sur l'Humanisme véritable, humanisme fondé sur la nature de l'homme et sur les conditions concrètes de la vie sociale, étude accompagnée d'un essai important sur la méthode humaniste et les techniques culturelles.

* *

Qu'est-ce donc que l'Humanisme ? Le mot est tout récent. Pierre de Nolhac a revendiqué l'honneur de l'avoir introduit dans la langue officielle de l'Université, en 1886, par son cours sur l'*Histoire de l'Humanisme italien*. Formé sur le mot « humaniste » qui était employé dès le XVIIe siècle, il a pris une signification historique plutôt que philosophique, et désigne l'ensemble des doctrines littéraires et artistiques des humanistes de la Renaissance. C'est dans cette acception que le Dictionnaire de l'Académie française l'a accueilli.

Aujourd'hui, n'en déplaise à l'Académie, le sens du mot s'est considérablement élargi. Il n'est plus attaché exclusivement à la culture gréco-latine. Il s'est rapproché du mot plus général « homme » et désigne la tendance qu'ont nos activités à réaliser le type idéal humain, en transformant les richesses et les instruments en valeurs proprement humaines et, par conséquent, spirituelles.

Bien loin de séparer, l'Humanisme unit. « Le paysan, l'ouvrier, et l'homme cultivé, de quelque

[1] D'après l'ouvrage du P. François CHARMOT, S. J. : *L'Humanisme et l'Humain, Psychologie individuelle et sociale* ; in-8 de 524 p., 30 f. ; Paris, *Spes*.

[1] Nos lecteurs n'ont pas oublié sa « *Teste bien faicte* », longuement analysée ici en 1932, p. 103 et suiv., et qui aborde déjà plusieurs des problèmes traités à fond dans le nouveau volume. Il est en outre l'auteur de l'*Esquisse d'une Pédagogie familiale (Ami* 1934, p. 526) et d'un *Art de se former l'esprit et de réussir au baccalauréat* (2 vol., J. de Gigord), véritable vade-mecum du professeur et des élèves de Rhétorique. — Le P. Charmot est devenu l'apôtre de l'Humanisme chrétien en France et à l'étranger. On se dispute le bénéfice de sa parole dans les congrès, et il n'est guère de revue pédagogique qui n'ait bénéficié de son immense information. Ses meilleurs articles ont paru dans les *Etudes*, feu *Le Correspondant* et *Les Etudes classiques* (belges).

pays qu'ils soient, peuvent se rencontrer en ceci que, partant des mêmes réalités concrètes, ils s'approchent, par des disciplines différentes, du même idéal humain... » Par nature, l'homme est un être social. L'Humanisme se manifeste donc : 1° par la sociabilité ; 2° par une participation à une culture non pas spécialisée, mais libérale ; 3° par une orientation de l'esprit vers toute beauté, toute vérité, tout bien, orientation dont le caractère confère à l'homme de ne jamais être rassasié par le fini.

Pour être une poursuite de fins idéales, ce ne sera pas une évasion hors de la nature corporelle. L'Humanisme ne saurait isoler l'homme de la matière, pas plus qu'il ne peut l'isoler du monde social. Aussi peut-on le définir dès maintenant : « la réalisation dans l'Humanité des fins supérieures du monde matériel et des fins spirituelles de l'homme qui est à la fois corps et esprit, être personnel et être social » (p. 32).

De cet « Humanisme pur » que le R. P. appelle aussi l' « Humanisme éternel », les saints, les savants et les artistes ont réalisé en eux-mêmes l'idéal. Et l'on observe chez eux trois traits communs : 1° ils sont profondément humains ; leur rayonnement développe nos forces vitales et dilate infiniment notre cœur ; 2° ils exercent une grande puissance d'attraction et par leur élan spirituel nous entraînent vers tout ce qui donne un prix immortel à la vie humaine ; 3° pour nous orienter vers l'idéal, il font appel à la beauté, aux sentiments généreux qui développent l'enthousiasme sauveur. Et c'est alors qu'intervient la puissance de l'*Art* « dont le caractère social est éminent » :

« Ce que l'art n'a pas immortalisé s'est toujours évanoui. A peine en reste-t-il le souvenir, accroché aux abstractions de la science. Seul l'Art est capable de défendre l'idée contre l'usure du temps. En l'incarnant, il arrête les métamorphoses insaisissables du beau. Il le fixe dans une forme sensible qui le conserve et le propage. C'est par lui que les splendeurs des temps de « miracle » durent à travers toutes les époques de décadence et brillent sous tous les cieux » (p. 36).

Cet Humanisme pur, éternel, est en parfaite harmonie avec le christianisme. Mais sous ses formes concrètes, il ne peut s'accorder avec le christianisme que s'il subit, sous l'action de la grâce, une transformation profonde. L'histoire suffirait à le prouver, et aujourd'hui encore l'Humanisme emprunté aux philosophies païennes s'avère incapable de fonder un ordre de choses où la personne humaine soit traitée comme une fin.

« L'Humanisme chrétien, au contraire, n'utilise les cultures que pour atteindre les fins spirituelles qui sont propres à chaque être humain. A la conscience, à la raison, à la liberté personnelle, il ne tolère pas qu'on substitue la conscience, la raison, la liberté de l'Etat, ni d'une classe, ni d'un collectif impersonnel. La transformation de l'homme en chose, et de son travail en marchandise est contraire à sa nature. Il ne condamne ni le développement économique, ni la prospérité des Nations, puisqu'il est au contraire le ferment le plus efficace de la civilisation, même matérielle, mais il établit une hiérarchie des valeurs où la supériorité de la personne humaine s'affirme et où *tout le reste est au service de la destinée spirituelle*. La personne vit dans le temporel, mais n'appartient pas au temporel. Aussi ne peut-elle être définie comme noble, bourgeoise, paysanne, prolétarienne, ou de tel pays, de tel groupe, que par ses aspects relatifs et contingents, par son « enveloppe, » comme dit *Berdiaeff*, « car par son noyau même » elle appartient au monde supraterrestre, *à l'absolu, à l'éternité*.

C'est pourquoi l'Humanisme chrétien est souvent en lutte contre la civilisation pour la sauver des fermentations païennes qui la corrompent. Ce n'est ni le grec, ni le latin, ni les sciences, ni rien de semblable qui forme la personnalité humaine ; c'est le christianisme » (p. 43).

Alors que l'Humanisme tend à régler l'estime des hommes sur la *valeur intellectuelle* et les *fonctions sociales*, l'Humanisme chrétien règle l'estime des hommes avant tout sur leur *valeur morale et surnaturelle*. Il existe partout où la culture — même populaire — est entretenue comme un moyen d'étendre en soi et de propager au dehors le règne de Dieu. Seul il fait la *synthèse de l'idéalisme et du réalisme* en orientant toute l'activité vers un but plus élevé que l'organisation industrielle du monde.

Tandis que l'Humanisme gréco-latin « crée un monde d'abstractions pour échapper à la condition terrestre » et conçoit Dieu à son image, l'Humanisme chrétien,

« au contraire, a son point de départ dans la Pensée éternelle, il l'apporte du Ciel, il suit le mouvement de descente de cette Pensée en la chair, *il s'efforce, par le travail humain, de rendre de plus en plus efficace et étendue cette Incarnation, par laquelle le monde doit devenir Dieu en Jésus-Christ*.

Le chrétien ne se représente plus l'humanité comme une pâte produisant un succédané, une pure essence, à laquelle tout est sacrifié. Mais il recueille des mains de Dieu un ferment, et ce ferment, il le mêle à toute la pâte jusqu'à ce que *toute* la pâte soit devenue le ferment : tel est l'Humanisme chrétien. Mouvement de haut en bas, et non pas de bas en haut, parce que c'est *par incarnation* que l'humanité atteindra sa fin. L'élite est donc cette partie de la pâte qui, déjà fermentée sous l'action de la grâce, tâche à son tour de ne faire qu'un avec la masse humaine, pour lui communiquer ce qu'elle a reçu gratuitement. Bien plus, l'élite s'intéresse au monde entier, à son passé et à son avenir, à toutes sciences, à toutes tentatives de progrès et de salut, parce que rien de ce qui peut être sauvé ne doit échapper au ferment. C'est par sa fonction sociale qu'on doit le définir » (p. 53-54).

Son idéal n'est pas la science, mais la synthèse de la pensée et de l'amour. Aussi réagit-il contre une certaine forme de l'Humanisme gréco-latin, forme étriquée, issue de la Renaissance qui n'a guère emprunté aux Grecs que leur rationalisme[1],

[1] Parmi les meilleurs représentants — les pires, à notre point de vue — de cet humanisme, le P. Charmot cite MM. Brunschwicg et Alain. Ils comptent tous deux parmi les adversaires les plus décidés du christianisme. Ils obtiennent, hélas ! large audience dans le

et cherche-t-il à reprendre la tradition des théologiens du Moyen Age et des Saints Pères[1], c'est-à-dire à rejeter ce qui, chez les Anciens, est opposé au mysticisme chrétien. Il ne prétend pas pour autant renoncer à la culture de la raison.

Seul aussi le Christianisme résout d'une façon inimitable le problème du travail, seul il permet

« de regarder l'œuvre à réaliser comme une fin sans que l'esprit renonce pour autant à se chercher lui-même comme une fin par rapport au monde.

On n'a peut-être pas assez fait remarquer l'importance que les Saints Père et avec eux la Sainte Eglise ont donnée au monde matériel et au travail qui a pour but d'en développer les ressources et les beautés...

La *matière* n'est pas esprit. Elle est liée à l'esprit; bien plus, à l'Incarnation du Verbe. Et par cette alliance, elle entre, pour ainsi parler, dans une évolution générale, qui est non plus seulement cosmique mais spirituelle...

Dans le travail manuel, comme en tout travail, c'est Dieu, et non plus seulement la matière, qui est la fin de l'Esprit. Le travail fait œuvre divine et non plus seulement œuvre humaine. Dieu existe, soutient, féconde et rassasie le besoin infini d'activité qui est naturel à l'homme. Car s'il est l'*Alpha* de la création, il en est aussi l'*Oméga* » (p. 76-78).

Telle est la belle synthèse de l'Humanisme et du Christianisme. Il semble qu'elle devrait rallier tous les suffrages. Il n'en est rien. Parmi ses adversaires, les uns rejettent le Christianisme de l'Humanisme comme un intrus[2]. Et les autres rejettent l'Humanisme du Christianisme sous ce prétexte que tout ce qui n'est pas chrétien est du paganisme mort.

Contre le Christianisme, les premiers formulent le triple grief de dogmatisme, de transcendance et de pessimisme. Ils le représentent comme « l'intolérance même de l'esprit dans un monde où la vérité est si mêlée à l'erreur et si sujette à l'évolution que l'intolérance devient une offense à la vérité, à la liberté et à la dignité humaines. »

Sans faire *ex professo* œuvre d'apologétique, le P. Charmot montre l'erreur de ceux qui réduisent le Christianisme à une philosophie et qui pensent le connaître en l'étudiant comme un système. Il dénonce les confusions contenues dans ces mots : laïcité, tolérance, dogmatisme, relativisme. L'Eglise qui a créé dès le premier siècle l'école primaire, l'école du peuple a toujours combattu *l'esprit* primaire. Or

« ceux que la philosophie ne mène pas à la transcendance sont ceux-là seulement qui, de parti pris, ne posent pas le problème de ce qui leur manque, de leur déficience congénitale et positive. — problème que M. Blondel a appelé « problème de l'immanence. » Quand on ne rencontre pas dans l'homme cette insuffisance de la nature et un appel vers un sommet, inaccessible sans le secours de Dieu, « c'est qu'on a étudié non l'homme concret dans son milieu concret d'existence, mais l'homme abstrait, d'après une définition systématique, le concept d'homme » (p. 95).

De plus, l'on oppose l'Humanisme au Christianisme comme un optimisme au pessimisme. « La science de la religion, répond le R. P. dans une phrase cinglante, serait-elle la seule dont il soit permis de parler sans étude spéciale ? » Et il lui est facile de montrer que, sur la nature humaine, sur son origine sur ses ressources, sur son progrès, sur sa destinée, certains esprits modernes n'ont que des espérances bien sombres, à côté des triomphantes certitudes que possède le cœur chrétien[1].

A l'autre pôle, le Christianisme anti-humaniste. Certains chrétiens rejettent l'Humanisme comme apparenté au naturalisme et au paganisme. Ils redoutent surtout l'infiltration de l'esprit païen dans la civilisation chrétienne par la culture gréco latine.

Cependant pour nous décider à rompre les liens nécessaires et bienfaisants qui unissent le Christianisme à l'Humanisme, les abus et les périls ne sont pas des raisons suffisantes. « Il en est de cette alliance comme du mariage. La gravité et la fréquence du divorce ne prévalent pas contre l'indissolubilité du sacrement. Le paganisme qui est diffus en toutes choses et surtout en nous doit être vaincu par un plus fort que lui » (p. 119).

Vouloir séparer le Christianisme de tout l'humain et par conséquent de l'Humanisme, c'est enlever à l'Eglise son caractère proprement catho-

monde universitaire. M. Dumoutet a naguère dénoncé la malfaisance du premier *(Revue Apologétique,* janvier 1934, p. 82-89). Nous avons dit ici-même à plusieurs reprises ce qu'il fallait penser du second. Le néo classicisme cher à feu Pierre Lasserre apparaît aussi borné, sinon aussi malfaisant.

[1] L'attitude des Pères (S. Basile, S. Jean Chrysostome, S. Jérôme et S. Augustin) vis-à-vis des œuvres classiques païennes a été remarquablement étudiée par M. l'abbé Bardy dans un article intitulé : *L'Eglise et l'enseignement au IVe siècle,* paru récemment dans la *Revue des Sciences religieuses* (Strasbourg), janvier 1935. p. 1 27.

[2] Il faut citer parmi eux MM. Guébenno, Emmanuel Berl, Vial, Ramon Fernandez, Gide, Jean Thomas, Roger Charbonnel, Emmanuel Leroux. A les en croire, l'Humanisme chrétien ne mériterait pas examen, précisément parce qu'il est chrétien. M. Fernandez se fit naguère le champion de cet ostracisme au Congrès de Nîmes de l'Association Guillaume Budé (30 mars-2 avril 1932). — Dans son ouvrage sur *L'Humanisme de Diderot* (Les Belles-Lettres 1932), M. Jean Thomas, prenant à son compte la pensée du philosophe langrois, va jusqu'à écrire : « Sitôt que l'on accepte un dogme révélé, un principe supérieur à l'humanité, un système de valeur qui n'a pas l'homme pour créateur et pour mesure unique, on abandonne forcément la position de l'Humanisme » (p 153). — On trouvera d'autres détails dans les deux articles du P. Charmot, *L'Humanisme et l'abnégation chrétienne,* publiés par le *Correspondant* (25 juin et 10 juillet 1933). — Un humanisme qui ne s'achève qu'en Dieu ou un moralisme qui cherche à se passer de Dieu : tel est aussi le fond du débat entre Jacques Rivière et Ramon Fernandez, publié chez Corréa sous le titre : *Un débat en trois conférences.*

[1] C'est ce que reconnaissent sans peine les esprits probes et loyaux. Je lis par exemple sous la plume de M. John Charpentier, dans une revue fort peu suspecte de partialité pour notre foi : « Le soi-disant pessimisme chrétien dont on nous rabat les oreilles est un source inépuisable d'optimisme, au contraire. c'est-à-dire l'exaltation des sentiments les plus généreux de l'homme — les plus fraternels. Et quel art, quelle littérature il a engendrés ! » *(Mercure de France,* 1er janv. 1935, p. 136).

lique ; c'est en faire une secte. « N'est-il pas permis d'ajouter à la foi chrétienne une philosophie, une littérature, un art, une politique, une sagesse pratique, un « temporel, » et de les considérer comme formant un ordre de vie naturel, qui aurait sa raison d'être, sa vérité, sa moralité, son utilité, et que le Christianisme n'aurait, avec sa vérité d'un autre ordre, surnaturel et gratuit, qu'à élever pour que le premier fût achevé et parfait ? » (p. 124).

D'ailleurs l'Humanisme se concilie parfaitement avec l'ascétisme chrétien : « L'abnégation d'esprit est tout autre qu'un retour au non-être. Ce n'est pas par le chemin de la nullité qu'on arrive à la perfection... » (p. 128).

L'art sera chrétien ou profane selon que l'âme sera chrétienne ou profane :

« Parce qu'elle est catholique, la sainteté nous fait un devoir de vivifier la culture, de faire pénétrer dans la nature le ferment spirituel qui doit la sauver de la décadence nécessaire. L'Histoire et l'expérience de tous les jours démontrent que l'Humanisme ne peut se conserver dans sa pureté s'il n'est constamment animé de l'esprit chrétien. Seul l'esprit chrétien garde une force d'ascension dans un monde accablé sous la pesanteur des appétits. C'est le rôle du christianisme de relever les âmes abattues par les concupiscences de la chair. Aussi, aux yeux d'un chrétien, l'*Humanisme devient-il un apostolat*. Il est le moyen de faire *passer dans* les réalités culturelles, sociales, politiques, économiques, artistiques, la vérité qui délivre et la grâce qui sauve » (p. 134).

Ainsi se trouve résolu le douloureux problème du « gaumisme » qui renaît tous les cinquante ans. Les chefs d'œuvre de l'esprit humain, quoique profanes, sont bienfaisants aux chrétiens. Loin de faire fi de la science et de la beauté sensible, nous les appellerons à notre aide :

« On ne peut nier que le devoir de l'expression sensible des idées par l'art soit un grand devoir, impérieux, difficile et noble, pour des chrétiens, tous apôtres. Or les formes d'art ne sont pas non plus du domaine de la Révélation. La Révélation les emprunte à la création. Ce qui est chrétien dans l'architecture, la peinture, la sculpture, l'œuvre littéraire chrétienne, c'est le sujet, c'est l'inspiration, c'est la relation aux fins morales, mais non la forme qui est « de la nature. » En dehors de la nature, il n'y a que « faux artifice. » Il faut donc recourir aux Maîtres de l'expression artistique en éducation [1] » (p. 141).

Mais va-t-on négliger, au profit d'une élite, le corps même de la nation, tous ceux qui gagnent leur pain à la sueur de leur front et sont par la force des choses étrangers aux vraies œuvres de l'esprit, l'artisan obscur et le terrien péniblement courbé sur sa glèbe ?

Ne les a-t-on pas assez ravalés ? « Le travailleur à qui on a enlevé la santé de l'esprit par le primarisme, l'épanouissement du cœur par la politique antifamiliale, et les hautes raisons du sacrifice par un enseignement positiviste et naturaliste, comment ne se plaindrait-il pas de ne trouver dans son métier que l'avilissement de sa nature ? »

Comment rétablir dans le peuple les fins spirituelles ? Comment réaliser l'Humanisme populaire ? Il faut 1° transformer l'école primaire en donnant aux maîtres une éducation humaniste et, peut-être, supprimer les écoles normales, véritables bastions de l'esprit primaire ; 2° arracher les âmes à l'idolâtrie des temps nouveaux et leur rendre la vraie religion [1] ; 3° rétablir la vie de famille en dehors de laquelle l'homme n'est plus qu' « une paire de mains habiles, employées par la société à des tâches utiles, et le plus souvent matérielles » ; 4° ennoblir le travail journalier ; le libérer de l'animalité et de la fatalité auxquels l'a enchaîné une philosophie matérialiste ; fournir aux travailleurs le contact fréquent avec la nature et les belles lectures.

* *

C'est à la lumière de ces principes que le P. Charmot, avec l'expérience qu'on lui connaît, entreprend l'étude détaillée des différentes techniques qui permettront d'atteindre l'idéal humaniste. Il le fait en plusieurs chapitres magistraux qui sont d'un éducateur autant que d'un penseur : la méthode humaniste, la culture française, les techniques littéraires, les langues, les techniques anciennes, les techniques manuelles, les techniques scientifiques. Les analyser ici nous entraînerait trop loin. Heureusement le R. P. a lui-même pris soin de se résumer et de dresser un véritable programme d'enseignement dans un dernier chapitre de « conclusion ». Retenons-en l'essentiel et qui a trait à l'enseignement secondaire, « clef de voûte de la société humaine. »

Adversaire de tout système de sélection, qu'il soit basé sur l'argent, sur le sang, sur les exa-

[1] Cet aspect du véritable Humanisme chrétien a été exposé à nouveau et d'une façon remarquable par le P. François Varillon dans les *Etudes* du 20 avril 1935 : « Culture humaine et renoncement chrétien. » — Grâce à Dieu, cet Humanisme compte aujourd'hui d'excellents représentants : Paul Claudel chez nous semble l'incarner ; Theodor Haecker, en Allemagne ; Léopold Levaux en Belgique. Ce dernier, qui l'a défini : « *toute la Doctrine au sein de toute la Culture,* » vient de publier deux ouvrages de premier plan qui ne contribueront pas peu à le promouvoir : *La Vie de l'Esprit*, et *Devant les Œuvres et les Hommes* (tous deux chez Desclée, de Brouwer et Cie).

[1] « Ce qui, séculairement, et même millénairement, a cultivé, éduqué les hommes de France, comme ceux d'Italie et de Belgique, y compris pour une très grande part les élites, ce n'est pas tant l'humanisme que la cathédrale, la liturgie, le catéchisme, l'histoire sainte, la morale chrétienne, bref, la Doctrine, l'*Ecclesia docens !* Et ce qui, principalement, les a unifiés, dans la mesure où ils l'ont été, ç'a été d'appartenir à *l'Ecclesia discens,* d'être les membres enseignés de Jésus-Christ et de son Eglise... (L. Levaux, *La Vie de l'Esprit*, p. 47). — Dans *La France au-dessus des races* (Payot, 1934), le P. M.-M. Gorce s'est demandé « pourquoi les barbares qui voulaient parfois eux-mêmes se civiliser par la culture littéraire ne furent civilisés que par l'Eglise », et il répond : « une culture purement littéraire, fût-elle latine et largement humaniste, ne saurait constituer à elle seule une réalité spirituelle assez cohérente, assez riche de forces vives pour résister, dans des temps difficiles, troublés, aux conditions précaires de la vie. La culture est un luxe... la culture littéraire constitue dans une société spirituelle plutôt la parure fragile que l'armature résistante... » (p. 21 et 26).

mens, le P. Charmot insiste sur le fait qu' « il faut compter autant de cultures et d'élites possibles et nécessaires à la société qu'il y a de techniques et de professions », à la condition « qu'on y insère la méthode humaniste et l'humanisme chrétien. » Quant à la préparation des professeurs, à leur rôle d'éducateurs humanistes, l'auteur exprime le vœu qu'elle s'inspire d'autres méthodes que celles de la Licence actuelle — plusieurs réponses à l'enquête insistaient dans le même sens, — et il préconise comme une tâche urgente l'unification des trois ordres d'enseignement qui, chez nous, s'ignorent, et la création d'un Institut supérieur où l'on formerait des humanistes chrétiens ayant une vue *catholique* du monde et qui rendrait plus consistante et plus profonde l'action des congrès de l'Alliance auxquels il rend hommage.

Tel est ce livre, riche à souhait, véritable charte de l'enseignement secondaire, dont tous les éducateurs voudront faire leur livre de chevet. Il demande à être assimilé lentement. Sa lecture requiert un sérieux effort de collaboration, mais on en devine tout le profit. Par son contenu et par sa portée, *L'Humanisme et l'Humain* laisse loin derrière lui tout ce qu'on a écrit depuis vingt ans sur un sujet âprement discuté. Et Dieu sait si la littérature de l'Humanisme est abondante ! La bibliographie, dite pourtant succincte, qui termine le volume suffirait à le prouver [1]. Ajoutons qu'un index fort bien conçu en fait un précieux instrument de travail, et applaudissons à la récompense que l'Académie française vient de décerner à son auteur (partie du prix Bordin).

Comptes rendus Bibliographiques

« Bibliothèque d'Histoire ecclésiastique de la France ». — Histoire religieuse des anciens pays de l'Aude, par Elie GRIFFE, docteur en théologie, docteur ès-lettres, professeur au Grand Séminaire de Carcassonne. — Tome I. In-8 de XXII-297 p., avec planches et carte, 36 f. — Paris, Auguste Picard.

La présente étude concerne les anciens diocèses de Narbonne et de Carcassonne, tels qu'ils ont subsisté jusqu'au début du XIVe siècle. Mais l'auteur a voulu commencer cette histoire religieuse aux origines mêmes du christianisme dans les pays de l'Aude, et ce premier volume ne la conduit qu'au seuil de la féodalité, fin de l'époque carolingienne. La crise ecclésiastique provoquée par la société féodale au XIe siècle et la restauration grégorienne qui la suit inaugurent une ère nouvelle, dont il sera question dans le tome II.

Du premier livre, — dont la matière couvre les époques romaine et wisigothique (Ve-VIIIe siècles), le chapitre 1er renferme, si l'on peut dire, la préhistoire des deux diocèses (des origines chrétiennes à la fin du IVe siècle). On ne peut ici établir avec certitude que quelques faits, à des dates incertaines ; c'est un terrain où l'historien ne peut pas s'attarder.

Au Ve siècle l'Eglise de Narbonne entre brusquement dans le domaine de l'histoire, avec les épiscopats d'Hilaire, de S. Rustique et d'Hermès (c. 2). De ces trois personnages, S. Rustique est de beaucoup le plus remarquable ; il est probablement le destinataire de la lettre CXXV de S. Jérôme, *ad Rusticum monachum*. Aussi est-ce sur elle que s'appuie M. Griffe pour tracer le portrait du saint évêque, autour duquel il groupe les documents relatifs à la chrétienté narbonnaise du Ve siècle, fidèle au souvenir de ses morts les plus remarquables (c. 3). Mais voici déjà l'époque wisigothique : nonobstant l'arianisme des envahisseurs, la pénétration du christianisme dans les pays de l'Aude se fait de plus en plus intense et deux sièges épiscopaux, issus de la métropole de Narbonne, sont créés vers la fin du VIe siècle, Carcassonne et Elne. A cette époque, l'attrait de l'Espagne wisigothique fut grand sur la Septimanie, poste avancé du royaume wisigoth en Gaule ; il le fut plus encore après la conversion au catholicisme du roi Reccarède. Mais brusquement cette influence fut coupée par l'invasion sarrasine (719-759), de trop courte durée pour exercer une action profonde sur la Septimanie, mais dont le résultat fut de substituer l'influence des Francs à celle des Wisigoths (c. 4).

L'époque carolingienne, objet du livre II, fournit une matière plus abondante et plus variée. Tout d'abord (c. 1), l'auteur établit la liste et esquisse la biographie des archevêques de Narbonne et des évêques de Carcassonne à cette époque. Il étudie ensuite les différentes institutions et organisations de la vie chrétienne : l'église cathédrale et son clergé ; les églises suburbaines (c. 2) ; les paroisses rurales établies dans les cadres des *vici* et *villæ*, leur fondation et leur gouvernement : les rares épisodes connus de ce gouvernement sont assez curieux (c. 3) ; la fondation des monastères et le réveil de la vie monastique aux VIIIe et IXe siècles (c. 4) ; les possessions monastiques : constitution et exploitation des domaines (c. 5).

De cette étude si consciencieusement fouillée, l'auteur dégage une vue d'ensemble sur la situation religieuse des pays audois à la fin de l'époque carolingienne. La courbe qui avait été ascendante jusqu'au milieu du IXe siècle devient hésitante, puis descendante. Comme la société civile, la société ecclésiastique a subi une sorte de désagrégation qui l'a affaiblie graduellement au point de la rendre incapable, vers la fin du Xe siècle, de résister à la mainmise des seigneurs féodaux sur le gouvernement des églises (p. 231-35).

En appendice, un certain nombre de documents intéressants, notamment les listes épiscopales, telles que Mgr Duchesne les avait établies, et que l'auteur continue et complète jusqu'à la fin du Xe siècle.

M. l'abbé Griffe nous fait part loyalement des principes qui l'ont guidé dans la rédaction de cette belle thèse, qui lui a valu le titre de docteur ès-lettres : « Si l'histoire religieuse de la France présente des obscurités pour les époques les plus lointaines, à cause des déficiences de notre documentation, à plus forte raison l'histoire qui se borne à une province ou à un diocèse. Sans doute, l'historien peut alors se livrer à des enquêtes plus complètes ; il peut connaître par

[1] On pourra y ajouter une excellente plaquette du P. V. Honnay, *Les Bibliothèques d'Humanisme et d'Action catholique* (avec un choix d'ouvrages de marque récents), chez l'auteur, professeur de rhétorique au Collège Saint-Stanislas, 15, rue Ferrer, à Mons (Belgique), in 8 de 52 p. sans prix marqué. La bibliothèque du type ici préconisé serait à créer partout où un grand collège groupe un certain nombre d'anciens élèves. Elle deviendrait en quelque sorte « une centrale de culture, un foyer de lumière et d'ardeur surnaturelles et — sans empiéter sur les droits de l'autorité hiérarchique — une sorte d'école militaire et même d'application doublée d'un arsenal » (p. 20). Les ouvrages indiqués sont tous intéressants et formateurs. Nous faisons cependant une réserve expresse pour ceux de Marcel Boll (p. 25). L'auteur est un physicien de talent, il excelle dans la vulgarisation, mais il incarne en France le *scientisme* négateur que nous avons dénoncé plus haut (voir *Sept* des 5 mai et 2 juin 1934 : *Controverse sur la Science et la Foi* avec le P. Sertillanges).

lui-même tous les textes et tirer d'eux, pour ainsi dire, le maximum de substance historique ; dans bien des cas, il est obligé d'avouer son ignorance partielle ou totale. L'écueil est alors de vouloir deviner ce que l'on ignore, en demandant aux textes plus qu'ils ne contiennent, en se référant aux données de l'histoire générale ou, qui plus est, en laissant l'imagination se livrer à des hypothèses et à de trop nombreuses conjectures. On reconnaîtra sans doute, en nous lisant, que nous avons eu, pour notre part, le souci de la sobriété. Nous avons su nous résigner à ignorer et nous avons fait nôtre la sage règle de conduite que s'était imposée un ancien historien de l'Eglise de Carcassonne : « On a mieux aimé raccourcir cette histoire que de l'augmenter par des fables ou même des choses douteuses. » Grâce à cette méthode, notre histoire a été sérieusement allégée : nous ne croyons pas qu'elle ait, de ce fait, perdu en solidité et en utilité. »

P. Arrighini. — **La nuova medicina delle passioni.** In-8 de 204 p. — **Educazione e medicina delle emozioni.** In-8 de 236 p. — **Educazione dei sentimenti.** In-8 de 208 p. — Chaque vol., 12 lires. — Turin, Marietti.

Ces trois ouvrages ont été composés pour rendre service aux confesseurs, aux parents, aux éducateurs.

I. — Profitant du progrès scientifique apporté au cours des derniers vingt-cinq ans dans l'étude des passions, l'auteur s'efforce de réduire ici « la médecine nouvelle des passions » à un système précis et exact. Il part de ce fait qui lui semble incontestable, que la passion dans son activité est toujours en réalité une véritable maladie psychophysique. Et ainsi la moralité des actes passionnels apparaît sous un jour nouveau, tant au point de vue légal qu'au point de vue religieux.

La partie la plus pratique et la plus importante de l'ouvrage est le ch. 5 où sont indiqués les remèdes récents les plus efficaces, thérapeutiques et spirituels, pour prévenir ou réprimer les passions en général et tout particulièrement l'orgueil, l'avarice, la gourmandise, la jalousie, la luxure.

II. — Le second ouvrage a pour objet l'éducation et la médecine des émotions et fait suite au volume sur *Les Passions*. Il se divise en deux parties. Dans la première sont exposées et coordonnées clairement les multiples théories relatives au phénomène de l'émotion, et l'auteur y expose sa manière de voir, qui a l'avantage de rattacher l'émotion non seulement à l'organisme ou à l'âme, mais à l'individu tout entier. La seconde partie étudie le sens général et les applications particulières du traitement des émotions : ici, médecine et pédagogie doivent se soutenir mutuellement, et l'auteur illustre sa doctrine de fréquents exemples tirés des cas les plus concrets.

III. — Le troisième volume vise également beaucoup plus la direction pratique de la vie que l'enseignement spéculatif. L'auteur s'y révèle psychologue profond et pénétrant. Le livre se divise également en deux parties. La première, au caractère général, traite de l'origine, du développement, des transformations et modifications des sentiments, des anomalies qui peuvent se produire et, partant, des remèdes auxquels il convient de recourir. La seconde partie, plus spéciale, étudie en leur particulier les sentiments sociaux, moraux, religieux, esthétiques, individuels, en leur appliquant les principes exposés dans la partie générale. Nous voyons ainsi comment se développe dans l'humanité le sentiment de la justice, comment l'attrait sexuel peut conduire aux sublimités comme aux perversions les plus grandes ; comment le sentiment religieux et le sentiment esthétique peuvent dégénérer en déplorables anomalies, etc.

Nous devons aussi insister sur le caractère doctrinal et solide de l'œuvre : le lecteur attentif constatera combien les conclusions de l'auteur sont conformes aux principes formulés par S. Thomas. D'ailleurs, point de longueurs ; aucune érudition encombrante. Ces trois volumes sont de ceux qui se lisent facilement, tout en laissant une forte impression ; nous leur souhaitons une prochaine traduction française.

« Figures du passé ». — **Murat**, *Cavalier, Maréchal de France, Prince et Roi*, par Marcel Dupont. — In-8 de 350 p., 25 f. — Paris, Hachette.

Etonnante destinée que celle de Joachim Murat, douzième enfant de l'aubergiste Pierre Murat et qui devait, grâce à la fortune de Napoléon, gravir les marches du trône de Naples ! M. Marcel Dupont nous la raconte en un livre d'une haute probité historique et d'un intérêt puissant.

Les débuts furent durs. Croirait-on que la mère avait rêvé de faire de son « benjamin » un prêtre ? Et Joachim fut en effet séminariste, piètre séminariste d'ailleurs, jusqu'au 23 février 1788, jour où il vit défiler sous les fenêtres du séminaire un régiment de chasseurs à cheval : « Une sorte de délire s'empare de notre séminariste. Il se vêt en un tournemain, dégringole l'escalier, s'évade du séminaire, rattrape la colonne. Le voilà qui remonte comme un fou le long des escadrons ; un vertige le prend à la vue des sabres courbes au large fourreau plaqué de cuivre, des sabretaches battant le flanc de ces chevaux. Sa décision est prise ; il sera soldat, cavalier » (p. 12). Mais sa carrière devait avoir des hauts et des bas. Traîneur de sabre et mauvais sujet, le maréchal-des-logis Murat se fait chasser et renier par les siens. La délation l'aide à rentrer dans l'armée ; le « civisme » qu'il affiche lui fera traverser les difficultés et conquérir les grades ; le voilà sous-lieutenant, lieutenant, capitaine, chef d'escadron, chef de brigade (colonel) et enfin général. Il rencontre Bonaparte, il s'éprend de Caroline ; c'est l'avenir qui se dessine avec ses formes définitives.

M. Dupont nous conte merveilleusement cette carrière extraordinaire où la bravoure et l'audace de son héros ne parviennent pas à dissimuler ses fautes et ses faiblesses. C'est la campagne d'Egypte, puis le retour en France, le coup d'Etat du 18 brumaire, le mariage avec Caroline, la campagne d'Italie, les faveurs de Bonaparte, la création pour Murat du poste de gouverneur de Paris. Dans l'affaire du duc d'Enghien, Murat fait preuve de nobles sentiments, mais, après avoir résisté, il finit par apposer sa signature au bas de l'ordre de convocation de la Commission militaire qui doit juger et condamner. A partir de ce moment, c'est l'ascension en ligne verticale aux côtés de Napoléon : Austerlitz, Iéna. Puis, c'est, après l'entrée à Varsovie, le rêve d'une couronne. Lieutenant de l'empereur en Espagne, Murat voit le rêve s'écrouler ; bientôt le rêve reprend et se réalise : voilà Murat roi de Naples ! Mais c'est bientôt la campagne de Russie, la défaite de Napoléon et cette basse trahison qui devait conduire Murat, ingrat envers l'empereur, à sa propre perte. Du moins sa fin ne fut pas sans grandeur et, se souvenant qu'il avait été séminariste, le roi des Deux-Siciles mourut « en bon chrétien » sous les balles qu'il reçut la tête droite, le sourire aux lèvres.

« Bon fils et bon père, certes, accessible à la générosité, à la tendresse, à la pitié, il eût pu laisser le souvenir d'un brave homme et d'un brave soldat. Son insatiable ambition, à laquelle l'empereur commit la faute de prêter la main, devait le conduire à sa perte.

« Non seulement Napoléon lui confia parfois des commandements au-dessus de ses moyens, mais il commit une erreur encore plus grave en lui donnant des missions où les qualités du chef de guerre eussent dû être conjuguées avec celles du diplomate et celles de

l'homme politique. L'esprit inquiet, l'absence de caractère et de désintéressement, l'orgueil démesuré qui étaient les caractéristiques de sa nature rendaient Murat inapte à un tel rôle. Ils le portaient à oublier le but élevé auquel il devait tendre, pour songer dès l'abord à ses profits personnels.

« Accordons toutefois à Murat des circonstances atténuantes. Seul, il n'eût peut-être pas poursuivi avec le même acharnement places, grades, dignités, dotations et couronne. Caroline Bonaparte, sa femme, joignit son ambition à la sienne et, plus intelligente, plus âpre encore, le poussa, le devança même dans cette chasse aux honneurs et à la fortune. »

Robert de LOTURE. — **Washington, nous voici !** *La France au secours de l'indépendance américaine.* — In-8 de 248 p., 15 f. — Paris, Hachette.

La guerre menée par la France en faveur des *insurgents* d'Amérique est une de celles où nos flottes jouèrent le rôle décisif : la victoire navale de Chesapeake (5 sept. 1781) rendit en effet possible la chute de Yorktown (19 oct. 1781) et assura l'indépendance américaine.

M. le lieutenant de vaisseau Robert de Loture, enthousiasmé par le caractère spécial de cette guerre, en a voulu écrire l'histoire, jusqu'ici trop superficiellement connue. Non seulement il en a bien saisi les détails ; mais il a su en pénétrer l'esprit et les conséquences.

L'intervention française n'a pas été le résultat d'un mouvement d'enthousiasme ; ce fut le fruit d'une grande pensée politique. Quand Gilbert de La Fayette était encore un enfant, le duc de Choiseul, entre les quatre murs de son cabinet, étudiait les moyens de relever la France de l'abaissement où l'avait laissée le traité de Paris et de prendre une éclatante revanche des désastres qui nous avaient fait perdre nos colonies d'Amérique. Dès 1766, Choiseul envisageait contre l'Angleterre les deux grandes opérations entre lesquelles on ne cessera d'hésiter : une descente et une attaque directes, ou bien la manœuvre destinée à prendre la Grande-Bretagne à revers au-delà des mers. Le grand ministre de Louis XV penchait vers la conception d'une intervention en Amérique, dès que le mécontentement des colons anglais se serait exaspéré jusqu'à la révolte ouverte. Sa disgrâce arrêta ces projets ; mais quatre ans après, Vergennes, ministre des Affaires étrangères de Louis XVI, remit la question à l'étude et lui donna bientôt une solution.

Le jeune roi joua ici un rôle personnel très accusé. L'historien nous révèle un Louis XVI bien différent de celui que nous croyons connaître ; celui qu'on tient généralement pour un « velléitaire », a poursuivi entre 1774 et 1780, avec une rare constance et une ferme volonté, le dessein où s'était complu sa générosité naturelle, du jour où elle lui semblait s'accorder avec les intérêts du pays. Ce qu'on soupçonnait moins encore, c'est que Louis XVI a peut-être payé de son trône et de sa vie la générosité de la France à l'égard des Etats-Unis, en raison de la pénurie dans laquelle l'expédition — coûteuse pour nous, gratuite pour les Américains — laissa le trésor français.

Nous ne pouvons suivre l'auteur dans tout le détail de l'expédition. Signalons simplement qu'officier de marine, il a su apprécier à sa juste valeur le rôle de la marine dans toute l'affaire. Il a vengé le grand amiral de Grasse de l'ingratitude de ses contemporains, de l'oubli surtout où l'avait laissé la postérité et dont il n'a été que très récemment tiré. Ainsi le rôle de La Fayette est, non pas, certes, rabaissé, mais remis à sa place.

M. de Loture a rapproché du geste de la France en 1781 celui de l'Amérique en 1917-1918 : « La Fayette, nous voici ! » Dans une superbe préface, le grand historien qu'est Louis Madelin met en relief les mérites du livre de M. de Loture : « Ce sont là, conclut-il, de grands souvenirs, et l'on gémit que ceux de 1914-1918 paraissent, à certaines heures, hélas ! aussi lointains que ceux de 1778-1783. Mais nous qui, au front, avons vu ces jeunes gens pleins de fougue s'élancer, à peine entraînés, sur les lignes ennemies, gardons le souvenir vivant de la communauté des armes et des sentiments. »

Georges GOYAU. — **L'Eglise en marche.** *Etudes d'Histoire missionnaire.* 4e Série. — In-12 de 348 p., 12 f. — Paris, Editions *Spes*.

Sur les précédentes séries, voir *Ami* 1929, p. 153 ; 1930, p. 638 ; 1932, p. 512. Cette nouvelle série complète fort heureusement les trois premières. La simple énumération des neuf sujets traités suffirait à en montrer l'intérêt : 1. Les débuts de l'apostolat au Congo et dans l'Angola (1482-1590) ; 2. Les Carmes aux origines de la Propagande : Jérôme Gracien de la Mère de Dieu et Dominique de Jésus-Marie ; 3. Des appels à l'opinion publique du XVIIe siècle français en faveur des Missions ; 4. Le clergé français et les Missions sous l'Ancien Régime ; 5. Femmes missionnaires : les Filles de St-Paul de Chartres ; 6. Un apôtre aux Etats-Unis : le dominicain Samuel Mazzuchelli ; 7. Le centenaire d'un martyr : le Bienh. Isidore Gagelin, des Missions-Etrangères ; 8. L'œuvre missionnaire des Frères des Ecoles chrétiennes ; 9. En pays de mandat français : Congrégations missionnaires et liberté d'enseignement.

Mais nous devons insister sur quelques études, où M. Goyau nous apporte une documentation nouvelle. L'étude (2) sur les Carmes met en lumière « l'influence qu'eurent ces religieux dans la Congrégation de la Propagande, à la fondation de laquelle ils n'ont pas peu contribué par leurs conseils et leur labeur acharné auprès du Siège Apostolique » (Lettre de S. S. Pie XI, 31 mars 1922, au Général des Carmes Déchaussés). L'étude (4) sur le clergé français et les Missions sous l'Ancien Régime (il s'agit plus particulièrement du XVIIe et du XVIIIe siècle) met au jour quelques documents peu connus, notamment un discours de Godeau, évêque de Vence, en faveur des Missions : « exhumation » curieuse et du plus haut intérêt. On doit souligner également les études 5, 7 et 8.

La dernière étude mérite de retenir notre attention. Il ne s'agit pas de faire le procès du laïcisme ; l'auteur se contente de montrer les résultats merveilleux, au point de vue catholique et français, de la liberté d'enseignement laissée à nos missionnaires dans les pays de mandat, et spécialement aux Jésuites en Syrie : « A la faveur de la liberté de l'enseignement, en Syrie comme au Cameroun, en Syrie comme au Togo, le *Credo* progresse. En face des statistiques douloureuses qui nous décèlent, en bien des régions de France, le fléchissement des vocations, indice d'un recul de la ferveur, d'un recul même de la foi, c'est une joie de s'évader un instant vers ces trois régions où les plis de nos trois couleurs ne peuvent ni ne veulent ombrager une politique d'ostracisme religieux ; c'est une joie de constater qu'en ces trois régions notre Eglise est en marche » (p. 343).

Collection « Notre Clergé ». — **Le Père Chevrier,** par Antoine LESTRA, avec une Lettre du cardinal Maurin. — In-12 de 280 p., 12 f. — Paris, Flammarion.

M. Lestra rend un véritable service aux catholiques en publiant cette biographie du vénérable Père Chevrier. La lecture en sera profitable même à ceux qui ne partagent pas notre foi, car elle leur fera mieux connaître le rôle du prêtre dans la société moderne. Il est vrai que certaines conceptions du ministère sacerdotal peuvent ici heurter les habitudes reçues ; mais une adaptation serait facile et le lecteur intelligent, qui se rend compte des nécessités de l'administration so-

clésiastique, saura départager un idéal impossible à réaliser dans l'ensemble et les exceptions admirables, utiles à l'édification générale.

Le P. Chevrier est le type du prêtre pauvre ; pour atteindre les masses populaires il se voue, comme S. François d'Assise, à la pauvreté. C'est parce qu'il est né lui-même dans un milieu ouvrier, qu'il a voulu donner sa vie — une vie de pauvreté volontaire — aux ouvriers ses frères ; ainsi, dans l'apostolat auquel Dieu le destinait, il apparaît comme un modèle. Dans son âme sacerdotale, on retrouvera le même esprit lucide, le même bon sens, la même clarté et la même déconcertante audace que chez S. Vincent de Paul, le Curé d'Ars ou Don Bosco, auxquels, sous plusieurs aspects, il s'apparente.

M. Lestra, qui trouva la dévotion au P. Chevrier pour ainsi dire dans son berceau, a su faire passer dans ces pages d'opportune vulgarisation les sentiments d'admiration dont son âme déborde. L'intérêt du livre est, certes, tout d'abord dans une parfaite documentation, mais encore et surtout dans l'intensité de vie surnaturelle qu'il reflète. L'auteur a su faire une belle évocation de cet apôtre des banlieues rouges, dont l'exemple et la doctrine rayonnent des plus belles lumières spirituelles.

Ch. Rolin. — **La Défense du Couronné de la Seille.** *Nomeny, Sainte-Geneviève, Le Xon.* Préface du général de Castelnau. — In-8 de XVI-168 p., avec de nombreuses gravures hors texte et une carte, 12 f. — Paris, Berger-Levrault.

Cette intéressante histoire d'un aspect de la bataille du Grand Couronné fait suite à *La Bataille qui sauva Nancy* que publia, il y a quelques années, M. l'abbé Charles Rolin, alors curé de Champenoux, aujourd'hui doyen de Nomeny. Le premier ouvrage relatait les actions de guerre dont Champenoux a été le théâtre (sept. 1914) ; *La Défense du Couronné de la Seille* relate les combats livrés en août à Nomeny, en septembre à Loisy-Ste-Geneviève, et en février 1915 au signal du Xon.

M. l'abbé Rolin décrit en détail les diverses phases du combat définitif livré dans la région de Nomeny. Il met en relief l'indomptable vaillance des troupes de la 59e Division, jetées inopinément dans le feu d'une action particulièrement violente. Il évoque en même temps les procédés inhumains, barbares, employés par les Allemands pour terroriser les populations et briser les ressorts de leur résistance morale.

Après la bataille de la Trouée de Charmes où l'ennemi fut déçu dans son offensive, le commandement allemand s'engage dans une nouvelle conception et veut mettre la main sur Nancy. Dès le 6 septembre, des forces issues de Metz remontent la Moselle sur ses deux rives. Sur la rive gauche, elles se heurtent à la défense mobile de Toul ; sur la rive droite, à nos postes avancés de Loisy et de Ste-Geneviève. L'ennemi se décide à la retraite.

M. l'abbé Rolin expose les péripéties diverses de la lutte engagée sur les pentes de la hauteur Loisy-Ste-Geneviève. Il fait justice des légendes fâcheusement provoquées par un malentendu purement local et passager ; l'ennemi a été contraint à la retraite ; c'est là l'essentiel.

« Un souffle ardemment patriotique, écrit le général de Castelnau, anime chacune de ces pages, où sont relatés les actes de courage, les gestes héroïques les plus marquants, accomplis par les soldats et par leurs chefs. Dans une langue sobre, claire, précise, où se manifeste le souci de rester toujours dans le cadre de l'exacte vérité, l'abbé Rolin présente un récit très attachant, très prenant et très éloquent des diverses actions de guerre qu'il a attentivement étudiées. Dans ce travail consciencieux se révèle l'esprit critique de son auteur et se manifestent les nobles sentiments qui l'ont inspiré » (p. IX).

« **Essais d'art et de philosophie** ». — Victor Bindel. **Claudel.** — Petit in-8 de 180 p., 18 f. — Paris, Vrin.

Il est des écrivains qui se situent tout de suite dans le paysage littéraire et dont nous pouvons facilement mesurer la valeur parce qu'elle ne diffère d'autres valeurs déjà cotées que par une question de degré et de quantité. Il en est d'autres devant lesquels le public lettré reste tout d'abord perplexe : ceux-ci ne semblent pas se ranger dans les catégories connues, ou plutôt l'on dirait que, parmi les traits qui constituent leur physionomie, certains nous inclinent à les classer de tel côté, et certains de tel autre. Ces écrivains se font assez vite un noyau d'admirateurs qui les acceptent pour ainsi dire sans discuter. Mais la masse, déroutée dans ses habitudes, et naturellement ennemie de ce qui ne se classe pas aisément, leur restera longtemps rebelle. Exaltés par les uns, ils soulèvent chez les autres des réserves et des critiques. L'opinion demeure divisée, et les admirateurs eux-mêmes se trouvent parfois embarrassés d'appuyer leur enthousiasme sur des arguments accessibles et perceptibles à tous.

Tel est le cas de Paul Claudel. Telle est peut-être aussi l'explication de son récent échec à l'Académie. Le ciel en soit loué d'ailleurs ! Quel besoin éprouvait-il, lui qui n'est pas un littérateur, au sens péjoratif du mot, lui qui n'a jamais connu que la solitude, de vouloir entrer dans un cénacle, si respectable qu'il soit ? Aussi bien les félicitations qu'il a reçues de tous côtés après cet échec, viennent-elles de lui rappeler la vérité de la belle parole évangélique : « Les derniers seront les premiers. » Qu'il se contente maintenant du 41e fauteuil, qui est bien le plus glorieux de tous. Les géants n'ont pas à prendre rang au milieu des pygmées.

Or Claudel est bien un géant. « Tout, dans ses écrits, remarque Georges Duhamel au début de l'étude qu'il a consacrée à l'auteur de l'*Otage*, tout semble étranger au monde des proportions courantes. Il nous faut jeter la vieille balance et le vieux compas, s'il nous plaît d'entretenir commerce avec cet homme. »

C'est un peu ce qu'a fait M. Victor Bindel pour écrire cette nouvelle étude sur Claudel. Aussi le profane sort-il tout dérouté de sa lecture. Il attendait qu'on lui transposât en langage courant la pensée, le vocabulaire et la technique du poète ; on s'est contenté de lui présenter les sommets d'une œuvre, supposée à tort connue, et qui eût gagné, parce qu'elle est un monde, à être explorée pas à pas. Ce travail, il est vrai, a été fait en grande partie par M. Jacques Madaule dans *Le Génie de Paul Claudel* (analysé ici en 1934, p. 686).

L'ouvrage de M. Bindel comprend trois parties : *la Mission de Claudel* (comment Claudel, après sa conversion, conçoit son rôle de poète catholique) ; *Claudel poète dantesque* (l'épopée claudélienne qui embrasse le monde entier, avec ses réprouvés, ses pénitents et ses saints) ; *l'Art de Claudel* (les symboles habituels du poète, le mouvement qui l'a porté du drame au lyrisme, les sources profondes de son inspiration, quelques particularités de sa langue et de sa versification).

Cette dernière partie se termine par un chapitre sur « l'humanisme catholique de Paul Claudel », où M. Bindel justifie en termes forts et convaincants les hautes ambitions de l'écrivain : « Deux camps se forment, de même qu'aux temps barbares : d'une part, ceux qui ne veulent savoir que le monde extérieur et rêvent d'une humanité de chauffeurs ; et de l'autre ceux qui admettent la création entière, visible et invisible, et croient le moment venu non d'un syncrétisme, mais d'un intégralisme catholique. Une fois de plus, l'Eglise est invitée à sauver l'humanisme... » (p. 148). « Par la hiérarchie des facultés, l'humanisme claudélien remet de l'ordre en nous ; il nous invite à unifier notre multiplicité par l'intégration des divers

ordres du réel, et non point par la suppression pure et simple de l'un au profit de l'autre... » (p. 150).

Il y a ceci de capital dans l'œuvre de Paul Claudel que le poète s'attarde à réfléchir sur la nature de Dieu et sur les rapports de Dieu et du monde. Or on sait que pour lui toutes choses au monde et aussi bien tous les êtres ne prennent de signification que par rapport à Dieu. Ainsi l'univers se trouve renouvelé, on est en présence d'un monde entièrement catholique, et le poète peut s'écrier :

« Salut donc, ô monde nouveau à mes yeux, ô monde maintenant total !

« O *Credo* entier des choses invisibles, je vous accepte avec un cœur catholique !

« Où que je tourne la tête,

« J'envisage l'immense octave de la Création. »

C'est là un accent tout à fait nouveau, et cet élan de foi d'une ampleur prodigieuse contraste singulièrement avec tout ce qu'il y a de morne et de désespéré dans la littérature d'aujourd'hui. Une joie intense éclate dans tous les poèmes de Claudel : joie de croire, joie de vivre, joie de connaître et de posséder le monde. Paul Claudel saute allègrement par-dessus les siècles et retrouve les sources de la foi naïve et spontanée des croyants du Moyen-Age.

Que l'obscurité dans laquelle plonge l'œuvre ne soit pas un obstacle à sa lecture. « Puisque nous ne comprenons pas la vie, pourquoi vouloir tout comprendre, et ce qui en est la paraphrase ?... » La parole est de Mirbeau à Schwob ; et M. Bindel qui la cite apporte cet autre témoignage d'un bon interprète de Claudel, G. Cohen : « Nous ne pouvons plus nier ce que l'obscurité du symbolisme nous apporte, dans la poésie et au théâtre, de richesses spirituelles qui nous manquaient... Notre immense littérature est faite des obscurités révélatrices du symbolisme non moins que des clartés du classicisme (qui, au fond, ne sont pas si éblouissantes que cela, car je ne connais pas de textes faciles, je ne connais que des lecteurs faciles) » (p. 131).

« Pour suivre Claudel, dit quelque part M. Bindel, il faut être grand ou le devenir. » Claudel, n'en déplaise à l'Académie, est sans contestation possible le plus grand poète actuel de la France, le plus puissant qu'elle ait eu depuis Victor Hugo. Son lyrisme, massif et sain, donne une impression rare de robustesse. Et pour peu que la génération montante ait le goût du réalisme spiritualiste, sa parole sera demain entendue.

N. B. — A signaler en fin de volume (p. 157-174) une importante bibliographie des « travaux relatifs à Claudel ». — On sait que la plupart des ouvrages du poète ont été édités à la *Nouvelle Revue Française*, où ils voisinent avec ceux des pires ennemis de notre foi.

J. Blouet, P. S. S. — **Bienséances religieuses.** — In-12 de 234 p., 12 f. — Paris, Gabalda.

M. Blouet, dont *Bienséances ecclésiastiques et pastorales* (voir *Ami* 1932, p. 542) a obtenu un si vif succès, donne aujourd'hui un manuel similaire à l'intention des religieuses.

Certaines pages de *Bienséances ecclésiastiques* ont été conservées, celles de la première partie notamment (Les Principes), qui conviennent aussi bien aux religieuses qu'au clergé. Mais beaucoup d'autres ont été adaptées avec la collaboration d'une religieuse, dont l'expérience a fourni de judicieuses indications.

Dans la deuxième partie (La Pratique), M. Blouet envisage successivement les bienséances des religieuses envers *Dieu*, envers *le prochain*, envers *elles-mêmes*. Les premières se rapportent à la tenue des églises et à la tenue dans les églises, aux prières et aux chants, aux gestes liturgiques. Envers le prochain, c'est toute la gamme des relations que la religieuse peut avoir, soit à l'extérieur de sa communauté avec les personnes laïques, soit à l'intérieur avec les autres religieuses. Envers elles-mêmes, c'est la question de la tenue, de l'attitude du corps, des repas, de l'habit et de la pauvreté.

On voit quels services peut rendre ce livre. De lecture agréable, plein de bonhomie en certaines pages gentiment malicieuses, il sera utile non seulement aux postulantes et aux novices, mais encore aux religieuses de toutes Congrégations, « pour leur honneur, pour le succès de l'apostolat. » Il y manque cependant un chapitre : celui des bienséances à l'égard des autorités ecclésiastiques et tout spécialement à l'égard de l'aumônier de la maison ; il y aurait là, certainement, bien des vérités qu'il ne serait pas inutile de mettre en relief ; ce sera sans doute pour une prochaine édition.

P. Dosda, C. SS. R. — **L'union avec Dieu.** — 2 vol. in-8 de XIV-512 et 566 p., 32 f. — Paris, Téqui. 1934.

Cet important ouvrage constitue une Somme de théologie ascétique conforme à l'enseignement de S. Alphonse de Liguori, et ouvre sur la vie mystique des aperçus suffisants pour guider utilement les âmes pieuses et leurs confesseurs dans le discernement des états d'oraison qui dépassent l'expérience commune des chrétiens. Composé avec beaucoup de soin, attentif à la vie des âmes beaucoup plus qu'aux théories discutées, choisissant les opinions qui lui paraissaient les plus sûres, cet ouvrage, destiné tout d'abord au clergé et plus particulièrement aux confrères en religion de l'auteur, peut aussi servir de lecture spirituelle aux âmes pieuses et surtout aux religieuses.

Dire qu'il est parvenu à sa 3e édition est assez marquer sa valeur. Pour une analyse détaillée de son contenu et pour une appréciation critique motivée, nos lecteurs voudront bien se reporter à ce qu'écrivait de la 2e édition (1926, p. 522) notre Chroniqueur de théologie ascétique et mystique.

Jean de Courberive. — **Les Dieux vermoulus.** — In-12 de 266 p., 7 f. 50. — Paris, Editions *Spes*.

Ce volume est un essai apologétique. L'auteur se livre à un tir de démolition sur quelques idoles, anciennes et modernes, qui ont la fatuité de revendiquer, à l'égard du véritable Dieu, une valeur de remplacement.

Après avoir montré que l'homme ne peut se passer de dieux et qu'il se forge lui-même de fausses divinités quand il se refuse à adorer le Dieu unique, M. Jean de C. passe successivement en revue les valeurs humaines qu'on a voulu élever sur un piédestal : la Science, la Raison, le Plaisir, l'Honneur, l'Amour, l'Autonomie, le Progrès, l'Art, l'Or et enfin l'Etat. Il arrache à ces faux dieux leur masque prestigieux ou grimaçant et leur refuse le droit de se faire adorer.

Sa critique n'est pas purement négative ; elle se préoccupe de déblayer les avenues qui conduisent au vrai Dieu ; elle montre l'efficacité positive des disciplines chrétiennes qui sauvent nos aspirations supérieures des profanations et des dégradations naturalistes, en les soumettant à l'emprise rédemptrice du Dieu infini.

L'ouvrage se termine par une conclusion qui esquisse, en un panorama doctrinal de grande envergure, la philosophie chrétienne de la rivalité des idoles et du vrai Dieu.

Sa lecture sera bienfaisante aux croyants comme aux esprits inquiets qui cherchent sincèrement la vérité religieuse et le véritable sens de la vie.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 7 augusti 1935.

Eug. Lindecker, *Vic. gen.*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de *L'AMI DU CLERGÉ*

ORGUES AMÉRICAINS

« **CÆCILIA** » à air aspiré,

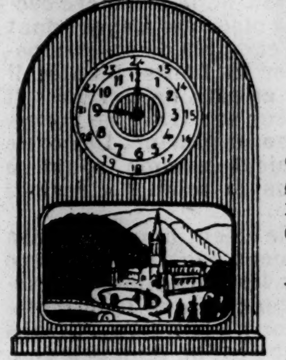
2 jeux ⅖.	chêne verni,	10	reg.	transp.			2.800 fr
3 »	» »	12	»	»			3.200 fr.
3 »	» »	14	»	»			4.100 fr.
4 »	» »	16	»	»			4.700 fr.
5 »	» »	18	»	»			5.700 fr.
5 »	» »	14	»	2	clav.		7.500 fr.
6 »	» »	15	»	3	»		10.000 fr.

Franco de port et d'emballage

— **Demander le Catalogue — Facilités de paiement** —

JAVELIER, 12, Avenue du Drapeau, DIJON.

ŒUVRE OUVRIÈRE de l'abbé TRONCHET, R. C. Nogent 1.016, fondée en 1887. Harmoniums garantis, prix réduits. Orgues à tuyaux. Pianos. Tous mobiliers d'églises, bancs, chaises, etc. 25 ouvriers avec machines-outils. Abbé Tronchet, curé de Margon. Nogent-le-Rotrou (E.-et-L.).



AVE MARIA DE LOURDES

Cette pendule en noyer ramageux sonne les heures et demies et vous éveillera avec le cantique *Ave Maria* ou de *Ste Thérèse de Lisieux*. Hautr 26cm. *Envoi contre remboursement* de 135 fr. (Garantie 3 ans). Colonies françaises : 150 fr.

Envoi des fonds à la commande.

J. PRÉVOT, 4, rue St-Georges, NANCY (M.-et-M.).

Envoi franco du catalogue sur demande.

L'AMPLIFICATION DE L'HARMONIUM EST RÉALISÉE PAR LE PROCÉDÉ VILLETTE-FURON

L'amplification de l'harmonium, réclamée depuis bien des années par les ecclésiastiques soucieux de rehausser l'éclat des cérémonies religieuses et d'y intéresser les fidèles, est entrée dans la voie de la réalisation et donne des résultats très concluants.

MM. VILLETTE-FURON, père et fils, l'un expert dans la facture de l'harmonium, le second dans la radio diffusion du son, ont joint leurs connaissances d'acoustique et d'électricité pour mettre au point un instrument remarquable par sa puissance et ses timbres, capable de tenir lieu d'un orgue dans les églises où les ressources ne permettraient d'avoir qu'un instrument de médiocre qualité.

L'installation complète que Monsieur le Curé de Bléville (près Le Havre, S.-Inf.) a bien voulu leur commander, leur a permis de faire ressortir tout l'intérêt de cette invention qui a été reconnue parfaitement au point.

MM. VILLETTE-FURON se tiennent à la disposition de MM. les Ecclésiastiques qui désireraient se documenter sur cette invention. Ils se feront un plaisir de leur donner tous renseignements utiles et sans aucun engagement de leur part.

S'adresser ou écrire aux Etablissements VILLETTE-FURON,

9, Route du Havre, 9

DÉVILLE-LES-ROUEN (Seine-Inférieure).

VITRAUX D'ART

L. BALMET

25, Cours Berriat, GRENOBLE

Téléph. 10.00 — R. C. 5584.

Maison la plus importante de la région du Sud-Est, fondée en 1850.

RÉFÉRENCES. — Expositions internationales de Turin, Milan, Londres, Lyon 1914, Membre du Jury. Arts décoratifs modernes Paris 1925, Diplôme d'honneur. Grand prix Athènes 1928. Membre du Jury Barcelone 1929. Grand Prix Exposit. Coloniale Paris 1931. Fournisseur des Missions et de l'Etat.

Dessins originaux très étudiés. Projets et devis sur demande. Prix modérés, facilités de paiement.

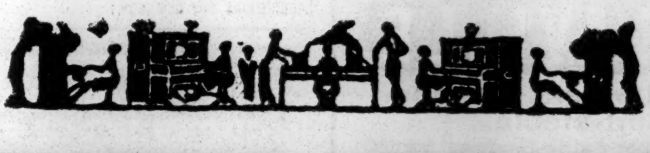
Emballages spéciaux pour l'exportation, ferrures inoxydables pour les pays maritimes.

HARMONIUMS ET PIANOS LABROUSSE

33, rue de Rivoli — 41bis, Bd des Batignolles
221, Faubourg Saint-Honoré — PARIS.

NEUF ET OCCASION EN TOUTES MARQUES

T. S. F.
PHONOS
DISQUES
LUTHERIE
MUSIQUE



ACHAT
ÉCHANGE
RÉPARATION
LOCATION
— CRÉDIT —

exemple, de la découverte, en 1515, de la première cactée par un européen, il raconte la plaisante frayeur dont celui-ci fut victime, lorsque à l'exemple de ses compagnons il se hasarda à en goûter les fruits. Bientôt il vit son urine couleur de sang et pâlit de terreur... Il ignorait tout simplement que leur suc traverse l'organisme sans perdre sa coloration purpurine. Dès cette époque, les Indiennes l'utilisaient comme rouge à lèvres : « Rien de nouveau sous le soleil ! » écrit-il malicieusement

Mais c'est avant tout une étude scientifique de toutes les espèces de Cactées actuellement dans le commerce et susceptibles de figurer dans les collections d'amateurs. Une copieuse introduction explique leur biologie (pays, migrations, adaptations, etc.), leurs usages et il en est de fort imprévus (fabrication d'un peigne... à bon marché), leur culture (plantation, soins divers, ennemis, maisons de vente). Vient ensuite la classification et la description des espèces, avec des tableaux analytiques facilitant leur détermination.

En outre, de nombreuses et superbes photographies reproduisant des plantes du Muséum d'Histoire naturelle, 64 admirables planches en couleurs, dues au pinceau du capitaine Eugène Mazelin, donnent un choix des espèces les plus intéressantes, soit par leur beauté, soit par la facilité de leur culture, soit par la prédilection que leur marque aujourd'hui le public.

Les pages consacrées aux Plantes grasses constituent une rapide vue d'ensemble (généralités ; culture, classement et choix), enrichie de nombreux clichés en noir.

L'éditeur n'a rien négligé pour faire de cet élégant volume une publication réellement artistique et presque luxueuse.

Abbé Aimé SIMONET. — **L'Evangile dominical expliqué** *et brièvement médité* d'après les commentaires les plus pieux et les plus autorisés. — In-18 de 322 p., 5 f. 50. — Paris, Lanore et Ducrot.

Réédition d'un excellent petit volume déjà ancien et dont l'*Ami* a dit les mérites lors de la publication de la seconde édition (1929, couv. jaunes, p. 34). Rappelons qu'on y trouve, outre le texte de l'évangile (en français), de brèves considérations de trois ou quatre pages : explication du texte, leçons à en tirer. L'auteur ne se paie pas de mots et, quoique ancien professeur de rhétorique, ne fait pas de rhétorique. Cet opuscule convient tout particulièrement pour la lecture à la prière du soir ou au prône dans les églises de campagne.

M. M. ARAMI. — **Vivre.** — Un vol. in-16 carré de 250 p., 10 f. — Averbode (Belgique), Œuvre de la Bonne Presse. 1935.

Ce volume est une 2e édition (15e mille) revue, mais surtout beaucoup mieux présentée au point de vue typographique (ce qui double presque le nombre des pages), d'un ouvrage dont l'*Ami* (1934, p. 335) a dit le mérite en indiquant aussi la manière de l'utiliser. Rappelons qu'il s'agit d'un exposé doctrinal, réellement mis à la portée de toutes les intelligences, non seulement par ses 40 magnifiques héliogravures, mais surtout par la simplicité familière d'un style imagé, et que le sujet traité, *la grâce sanctifiante*, est un des plus importants et des plus délicats dont les pasteurs doivent l'enseignement à leurs ouailles.

Dans cette nouvelle édition, plus agréable à lire, l'ouvrage continuera d'être pour les prédicateurs un modèle dont ils s'inspireront, et pour les fidèles un manuel de lecture spirituelle auquel ils reviendront

ANNONCES

GOUTTE
GUÉRISON RAPIDE de l'ACCÈS de GOUTTE par la
LIQUEUR LAVILLE
Spécifique universellement employé depuis un demi-siècle.
COMAR & Cie, 20, Rue des Fossés-Saint-Jacques, PARIS

La plus belle des Charités

« Nous nous appliquerons à ranimer autour de nos institutions religieuses la sainte audace de la Charité. » (Extrait de la lettre des Cardinaux et Archevêques de France à Sa Sainteté PIE XI).

En faisant à vos chers disparus la pieuse aumône d'une fleur artificielle, d'une gerbe, d'une croix ou d'une couronne durables, vous ferez à **soixante mille ouvrières**, la plupart mères de famille, la belle charité de leur pain quotidien.

DECORS POUR ARTIFICES - ILLUMINATIONS DRAPEAUX - GUIRLANDES INSIGNES
MASQUES POSTICHES GRIMES
THEATRES & FETES
Etabts André FALLON, Ligny-en-Barrois (Meuse).
Tarif n° 1 sur demande.

Imprimerie Aimé CHADUC
17, Avenue Brillat-Savarin, BELLEY (AIN)

BULLETINS PAROISSIAUX ILLUSTRÉS
imprimés en couleurs
avec ou sans FONDS COMMUN
Catalogues et Spécimens gratuits sur demande

BAS DE COTON
pour prêtres. Echant. sans frais sur demande à
DEBORGHER
185, rue du Halot, TOURCOING.
Indiquer pointure en chaussures.

Pour la lampe du
Saint-Sacrement
Employez la Nouvelle Huile « NOEL »
La meilleure des Huiles du Sanctuaire
Prix Fco { Par bidons de 10, 15, 20 litres. . . . frs 8,00 le lit.
Par estagnons avec robinet 30 à 35 l. frs 7,70 le lit.
« « « « 50 à 60 l. frs 7,55 le lit.
Ecr. Alphonse LOMBARD Fils, SALON-DE-PROVENCE.

HOSTIES et VIN de MESSE *Communiqué de l'Archevêché d'Avignon :*
« Nous recommandons à tous les prêtres l'ŒUVRE des PAINS d'AUTEL de Pernes (Vaucluse) et sa filiale l'ŒUVRE du VIN de MESSE de Châteauneuf-du-Pape (Vaucluse). » Pour tous renseignements s'adresser à M. l'abbé MAME, curé de Châteauneuf-du-Pape (Vaucluse).

Ornements d'Eglise - Drapeaux - Bannières - Fanions pour Sociétés
BRONZES - ORFÈVRERIE d'Eglise
Broderies Or, Argent et Soie en tous genres
Toiles, Linons, Dentelles
Catalogues, Dessins, Echantillons sur demande
A. CHAPEAU
Dessinateur-Fabricant
8, Rue Mathelin-Rodier, NANTES
Téléphone : 156 69
Remises aux Communautés, Pensionnats, etc...
EXPORTATION

VITRAUX
MAISON BESSAC - GRENOBLE FRANCE

DUPLICATEUR SECAM, 48, rue Taitbout, PARIS. Faites des économies en achetant des produits français de qualités. SECAM vous procurera au meilleur prix toutes fournitures pour votre DUPLICATEUR de quelque marque qu'il soit.

VITRAUX D'ART RELIGIEUX

GEORGES JANIN

Artiste-Peintre-Verrier - Agréé des Beaux-Arts
Lauréat de Concours Publics
Fournisseur des Missions Etrangères
Auteur des vitraux dans plus de 5.000 églises en France et à l'Etranger.

Le plus ancien et le plus important atelier de vitraux d'Art Religieux de l'Est de la France — Créé en 1835.

12, rue Lionnois, NANCY
(Meurthe-et-Moselle)

ÉTUDES, RENSEIGNEMENTS, DEVIS, CATALOGUE ARTISTIQUE SUR SIMPLE DEMANDE

Vitraux en tous genres : grisailles, médaillons, scènes historiées,
Restauration de verrières anciennes, armoiries.

Si vous désirez équiper vos cloches **électriquement,** une adresse :

SONNERIES ELECTRIQUES DE CLOCHES
BACH - Ing. Constr. - METZ

265 églises sont déjà équipées.
Représentants dans les principales régions.

— NERVEUX —

Vous qui cherchez un remède à vos maux : neurasthénie, irritabilité, insomnie, convulsions infantiles, crises nerveuses sous toutes formes, vous n'êtes pas incurables, quelle que soit la gravité de votre cas.
NERVIX pour les maladies bénignes.
ANTI-EPILEPTIQUE de LIEGE pour les cas plus graves. Demandez la brochure contenant tous renseignements suffisants pour traitement Lab. Fanyau, 52, r. Cl. Lorrain, Lille.

VINS DE MESSE

CAVES DES PRÉMONTRÉS

Abbaye de St-Michel de Frigolet.
Adresr corresp^ce : Mr Yvrard, 4, Quai Vauban, Sète (Hlt).

ORNEMENTS D'EGLISE
DÉCORATION ET AMEUBLEMENT RELIGIEUX

Mon HESSE -- ROUEN
45-47-49, rue des Carmes. Tél. 22.71.

MONOCAR

une véritable voiturette pour le prix d'une moto

2.395 francs

comptant et par mensualités. — *Notice gratis.*
MONOCAR, 71, rue de Paris, HERBLAY (S.-et-O.).

Le plus grand choix de DUPLICATEURS et fournitures pour **POLYCOPIE**
Appareils spéciaux pour Bulletins paroissiaux.
Occasions intéressantes en duplicateurs rotatifs et machines à écrire des meilleures marques.
H. HUSSON, à Blevaincourt (Vosges).

LA HERNIE
n'est plus une infirmité

depuis qu'un nouveau mode de contention vraiment ingénieux et pratique a été offert à ceux qui en sont atteints. Tous les intéressés savent que, sauf l'opération, il n'existe aucun autre moyen de se défendre contre ce mal que le port d'un bandage. Mais les anciens appareils étaient munis de pelotes dont le volume était proportionné à celui de la tumeur, et qui occasionnaient une gène plus grande que le mal lui-même. L'invention du bandage élastique par le Dr L. BARRÈRE avait déjà réalisé un grand progrès, mais les derniers perfectionnements apportés à sa méthode ont permis de supprimer cet accessoire cru indispensable. Le NÉO BARRÈRE ne comporte aucune pelote, il maintient cependant toutes les hernies réductibles quelque soit leur volume, exactement comme la main posée à plat sur l'orifice. C'est une véritable révolution dans l'art herniaire dont des milliers de hernieux ont déjà éprouvé les bienfaits. La preuve irréfutable en est donnée sur le champ car l'essai du NÉO BARRÈRE est toujours gratuit et sans engagement. Il suffit de s'adresser aux Etablissements du Dr L. BARRERE, 3, Boul. du Palais, Paris, qui vous feront parvenir discrètement tous les renseignements nécessaires et les adresses des 150 dépositaires, exclusifs de la méthode BARRERE, médecins, pharmaciens ou bandagistes, installés en France et à l'Étranger.

Les Produits de l'Abbaye des Dombes :
cierges et bougies liturgiques
cierges et bougies stéariques — encens
charbon d'encensoir — cire à parquet,
etc...

Ciergerie de N.-D. de la Trappe des Dombes

Société à responsabilité limitée au Capital de 100 000 francs. — R. C. LYON B. 6773.
Abbaye des Dombes, par MARLIEUX (Ain). — C. P. LYON 321-90
TARIFS gratuitement sur demande

Fondée en 1830 — Registre du Commerce Seine no 43.793

LA NATIONALE

Entreprise privée régie par la Loi du 17 mars 1905.
Anciennement Compagnie Royale d'Assurances sur la Vie.

Siège Social 2, rue Pillet-Will, 2 PARIS

RENTES VIAGÈRES IMMÉDIATES OU DIFFERÉES aux conditions les plus avantageuses.
Pour les personnes parvenues à l'âge de la retraite, la RENTE VIAGÈRE est le remède le plus efficace à la cherté de la vie et constitue le plus sûr des placements.
Renseignements confidentiels et prospectus gratuits au Siège Social, à Paris, ou chez les Agents Généraux en province